

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Coloured covers /
Couverture de couleur

Covers damaged /
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing /
Le titre de couverture manque

Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material /
Relié avec d'autres documents

Only edition available /
Seule édition disponible

Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

Coloured pages / Pages de couleur

Pages damaged / Pages endommagées

Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached / Pages détachées

Showthrough / Transparence

Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

HELIKA.

MEMOIRE D'UN VIEUX MAITRE D'ÉCOLE.

(Suite.)

CHAPITRE XXIII

LA CHASSE A L'HOMME

Tout en dirigeant ma barque vers l'endroit où je devais rencontrer mes amis, je suivais tristement le sillon qu'elle traçait et me représentais combien était heureuses ces vagues qui paraissaient remonter, de se rapprocher des êtres chéris que je venais de quitter, pendant que je m'en éloignais peut-être pour toujours.

C'était avec peine que je refoulais au fond de mon âme, les pleurs qui voulaient s'échapper de mes yeux au souvenir des adieux et de la séparation, séparation qui devait être bien longue.

Pourtant après ces quelques instants d'attendrissement, mon énergie et ma force morale me revinrent.

Ma détermination d'en finir pour toujours avec Paulo se fixa plus inexorable que jamais dans mon esprit. Mes compagnons, j'en étais sûr ne mettraient pas moins d'acharnement que moi à leur poursuite. Plus je songeais à leurs affreux forfaits et plus je sentais un désir implaquable de m'emparer d'eux vivants ou de les faire disparaître. Ce fut dans cette disposition d'esprit que

j'abordai à St. Anne, à l'extrémité ouest du Cap Martin, dans une petite anse qui se trouvait vis-à-vis de ma demeure.

J'allai frapper à la porte et me fit reconnaître. Tout le monde était sur pied, certes mes amis faisaient bonne garde; ils avaient entendu mes pas.

Nous passâmes le reste de la nuit à faire nos préparatifs de départ, pendant que je leur racontais les incidents de mon voyage. Il avait été convenu entre Baptiste et moi que nous commencerions notre chasse immédiatement après mon arrivée.

Tout le monde dans le village savait quelle était la nature de l'expédition que nous allions entreprendre; aussi, connaissant à quels dangers nous allions être exposés, faisait-on des vœux pour notre succès, tant les bandits inspiraient de terreur. Des prières étaient faites chaque soir dans les familles, pour que Dieu, nous ramenât sains et saufs.

Cependant la vue de la barque avait appris mon arrivée à mes bons amis, qui connaissaient le but de mon voyage, sans savoir en quel lieu j'avais laissé mon enfant; le curé seul en était informé. A bonne heure le lendemain matin, une douzaine des habitants les plus aisés et les plus respectables, ayant le bon prêtre en tête, vinrent et nous offrirent tout ce qu'ils croyaient nous être nécessaire pour notre excursion, provisions, habillements et munitions. Mais nous étions amplement pourvus de tout cela. Nous les remercîâmes avec effusion et nous prîmes le chemin des bois accompagnés de leurs souhaits et de leurs vœux.

Il était facile au calme et à la détermination de nos figures de voir combien nous allions mettre de persévérance et de fermeté dans la chasse que nous entreprenions, bien que ceux que nous allions combattre fussent presque deux fois plus nombreux que notre parti, puisque Paulo et son ami avaient recruté les sept autres sauvages.

J'avais pris le commandement de l'expédition.

Un mot personnel sur ma petite troupe.

Bidoune était un homme de six pieds trois pouces, brave et infatigable comme l'étaient les canadiens trappeurs de ce temps-là. Sa force était herculéenne. Quand une fois il était sorti de sa placidité ordinaire, il devenait furieux et indomptable comme un taureau blessé. Une fois déjà pris par cinq sauvages, il s'était vu attaché au poteau du bûcher et grâce à sa force musculaire, il avait rompu ses liens, saisi une hache, engagé contre tous les cinq une lutte désespérée où trois étaient tombés sous ses coups, le quatrième mortellement blessé et le dernier avait pris la fuite. Ce qui lui donnait encore plus de désir de se joindre à nous c'est que ceux

qui s'étaient emparés de lui et qui voulaient le brûler, faisaient partie de la bande où Paulo avait recruté ses nouveaux complices. Lorsque je lui avais communiqué mon plan d'attaque, Bidoune s'était frotté les mains avec délices.

Les deux français eux aussi étaient de puissants et fermes auxiliaires. C'était deux hommes aux muscles d'acier, au cœur franc et loyal, braves et rusés, qui avaient été formés à l'école de Baptiste. Il m'est inutile de parler de ce dernier, le lecteur le connaît déjà.

Avec de tels hommes, je pouvais tout tenter. Le point que j'avais décidé d'explorer était le lieu qui leur servait de repaire, lorsque Baptiste avait poursuivi Paulo.

Plus nous avançons dans les bois et approchions de cet endroit, plus nous nous convainquions que nous ne nous étions pas trompés dans nos prévisions, car les traces de leur passage devenaient de plus en plus évidentes.

Quand nous fûmes peu éloignés du campement où nous espérons les surprendre et leur livrer assaut, nous décidâmes de nous séparer en deux bandes. Nous eûmes aussi la précaution de nous mettre sous le vent, crainte que les chiens ne sentissent notre approche et qu'ils ne leur donnassent l'éveil. De leur côté, nos ennemis avaient bien pris leurs mesures pour prévenir toute surprise. Ils comprenaient que si leur plan d'enlèvement avait été ainsi déjoué, c'est qu'il y avait eu trahison de la part du *louche* ou qu'ils avaient affaire à quelqu'un d'aussi rusé qu'eux.

Nous pûmes approcher jusqu'à portée de fusil de leur cabane en nous glissant et en rampant de broussailles en broussailles.

Malheureusement un chien éventa la mèche. Un coup de feu partit d'une sentinelle embusquée derrière un arbre et une balle vint frapper Bidoune à la jambe. La carabine de celui-ci retentit à son tour, le Peau Rouge fit un soubresaut et retomba inerte. Ces coups de feu avait jeté l'alarme dans le camp. La flamme qui brillait au milieu de leur wigwam fut en un instant dispersée.

En même temps, trois coups partirent dans la direction d'où était venu celui qui avait blessé Bidoune. Les deux français tirèrent eux aussi du côté d'où venaient ces derniers, puis nous entendîmes des plaintes sourdes et des craquements de branches, comme en peuvent faire les bêtes fauves en fuite dans les bois.

Il n'eut certes pas été prudent de nous avancer plus loin, cette nuit-là, car nos ennemis auraient pu s'être cachés et nous envoyer leurs balles à l'abri des rochers. Nous décidâmes donc d'attendre le jour pour juger de l'effet de nos coups.

Lorsque l'aube parut, Baptiste se chargea d'aller faire la reconnaissance pour voir ce qu'était devenu nos ennemis. Il choisit le Gascon pour l'accompagner. C'était un trapeur consommé en fait d'adresse, de ressources et de ruse. Ils revinrent deux heures après et nous informèrent qu'il avait relevé les pistes des fuyards et que Paulo formait l'arrière garde. Ils étaient encore six, nous le savions déjà, car nous avions examiné l'effet du premier coup qui avait été tiré par Bidoune. La balle avait traversé le cœur du sauvage. Quant aux autres coups tirés par les français, bien qu'au juger, ils avaient eux aussi parfaitement atteint leur but. L'un avait été tué instantanément, l'autre gisait mortellement blessé.

Bien nous en prit de ne nous approcher qu'avec la plus grande précaution, car malgré le sang qu'il avait perdu, le blessé avait appuyé son fusil sur une pierre et de son œil mourant cherchait encore s'il ne pourrait pas envoyer une balle dans le cœur d'un ennemi. Je lui en exemptai la peine, j'ajustai mon coup sur le canon de son arme et tirai; son fusil vola en éclats loin de lui; nous nous avançâmes alors en toute sûreté.

Il était le chef des sept nouveaux associés de Paulo. Il me lança un regard de défi lorsque je fus près de lui, croyant que j'allais le torturer dans ses derniers moments, comme il n'eut pas manqué de le faire si nous fussions tombés entre ses mains. Aussi manifesta-t-il quelque surprise lorsque je lui demandai s'il voulait boire. Il me fit un signe affirmatif, le Normand alla lui chercher de l'eau.

J'examinai alors sa blessure, la balle lui était entrée dans le dos obliquement et lui ressortait dans la partie interne de la cuisse opposée. Elle avait donc traversé les intestins; sa mort était certaine.

Pendant la demi-heure qu'il survécut, nous essayâmes à soulager ses souffrances et lorsqu'il eut rendu le dernier soupir, nous creusâmes une fosse commune où nous déposâmes les trois cadavres. Nous les recouvrimus de terre et même de pierres pour les protéger des atteintes des bêtes.

Nous incendiâmes ensuite leur cabane et après un repos de quelques instants, nous nous mîmes à la poursuite des autres bandits qui avaient sur nous une avance de plus de trois heures. C'était là que commençaient les difficultés de la tâche que nous avions entreprise.

Maintenant l'éveil leur était donné. Sans doute qu'ils allaient employer toutes les ruses possibles pour nous surprendre à leur tour.

Je comprenais toutefois qu'ils ne pouvaient marcher longtemps ensemble. L'attaque avait été si inattendue et leur fuite si précé-

pitée qu'il n'avait pas eu le temps de prendre des provisions. Ils devaient donc se séparer avant que d'avoir fait bien du chemin et c'était justement ce que je voulais empêcher.

Nous étions presque en nombre égal, il n'était donc pas prudent pour nous de rester tous ensemble, car ils pourraient nous surprendre à l'entrée où à la sortie d'un défilé et nous tirer à l'affut comme gibier de passage, aussi nous séparâmes-nous. Je pris avec Bidoune, l'avant garde, pour servir d'éclaireurs, pour que nous ne nous éloignâmes pas trop les uns des autres, afin de nous prêter un secours mutuel en cas de surprise.

Nous étions en route depuis deux jours, lorsque nous découvrimus des traces toutes fraîches de leurs pas. Comme dans la chasse que Baptiste avait donné à Paulo, ils avaient encore cette fois pris toutes les peines de monde pour effacer les vestiges de leur passage. Ils avaient monté et redescendu les ruisseaux, choisi les terrains pierreux, fait un grand nombre de tours et de détours afin de nous donner le change, mais j'étais trop habitué à toutes ces ruses pour me laisser tromper. En partant de l'endroit où nous les avions surpris, ils s'étaient dirigés vers le sud puis marchant dans le cours d'un ruisseau, ils étaient revenus plusieurs milles en arrière.

Nous pûmes constater qu'évidemment Paulo conduisait le parti. Enfin la nuit de la seconde journée, il faisait un clair de lune magnifique. Nous étions dispersés les uns des autres, l'œil et l'oreille au guet, lorsque tout à coup, une modulation d'abord, puis le cri du merle siffleur s'élevant à une petite distance arriva à mes oreilles. C'était le signal de ralliement, l'ennemi devait être en vue de quelqu'un de notre bande.

Nous nous glissâmes avec des précautions infinies vers le lieu d'où était parti le cri. Nous aperçûmes effectivement dans un cran de rochers deux points lumineux et le canon d'une carabine qui brillait au rayon de la lune. J'abaissai mon arme et fit feu. Deux balles d'un autre côté vinrent siffler auprès de moi. Trois autres coups partis des nôtres répondirent aux deux premiers.

J'avais bien recommandé à mes hommes de se tenir à l'abri des arbres et de se coucher à plat ventre sitôt qu'ils auraient tiré. C'est ce qu'ils firent. Ils durent à cette précaution de n'être pas atteints par les balles.

Quelques secondes après, je reconnu le son de la grosse carabine de Baptiste et j'aperçus en même temps un sauvage qui dégringolait du haut du rocher.

A l'assaut m'écriai-je, sans leur donner le temps de recharger et le couteau aux dents, nous nous précipitâmes sur eux. Paulo

comprit alors qu'il n'y avait plus de salut pour lui que dans une lutte désespérée dont il sortirait victorieux. D'ailleurs les hommes qu'il commandait étaient bien propres à lui inspirer de la confiance. C'étaient des gens déterminés et dont les forces devaient être décuplées par l'idée que s'ils tombaient vivants entre nos mains, la potence les attendait.

Le coup de fusil de Baptiste seul avait porté, le mien avait fait voler en éclats la crosse de la carabine de la sentinelle.

Nous étions cinq contre cinq, la partie était égale. Ce fut la crosse de nos armes qui nous servit d'abord de massues, mais les bandits étaient exercés à parer les coups. Les crosses volèrent en éclats et la lutte au couteau s'en suivit.

Elle fut terrible et sanglante. Qu'il me suffise de dire qu'une heure après, le plateau qui nous avait servi de champ de bataille était inondé de sang. Trois hommes gisaient se tordant dans les convulsions de l'agonie. Deux autres blessés étaient un peu plus loin, mais ceux-là fortement liés. Trois de mes malheureux compagnons dont Baptiste et moi pansions les malheureuses blessures, nageaient dans leur sang. Le Normand, le Gascon, Bidoune étaient blessés plus sévèrement que nos ennemis qui se trouvaient être Paulo et son complice. Bidoune avait reçu un coup de couteau en pleine poitrine.

Après avoir pansé les blessures du mieux que nous pûmes, Baptiste et moi qui n'avions reçu que de légères égratignures, nous nous mîmes à faire un abri, car il ne fallait pas songer à se mettre en route pour gagner les habitations dans l'état où étaient nos amis.

Lorsque le soleil du lendemain éclaira le lieu du carnage, je ne pus voir sans frémir les cadavres de ces hommes forts et braves, dont la vigueur et la jeunesse auraient pu être si utiles, si elles eussent été tournées au bien.

Nos ennemis que nous n'avions pu lier que grâce à la perte de sang qui avait diminué leurs forces, conservaient sur leurs figures pâlies, l'expression d'une sauvage férocité.

Cependant notre pauvre canadien s'affaiblissait visiblement. Le nombre de blessés et de pansements que j'avais vus dans nos guerres m'avait donné quelque idée de chirurgie et quelques connaissances pratiques de médecine. Je ne me faisais donc pas d'illusions sur le résultat de la blessure; lui-même de son côté présentait sa fin prochaine. Cette blessure, il l'avait reçue après le combat de la manière la plus traiteuse.

Comme je l'ai dit, Paulo avait été blessé grièvement sans toute fois l'avoir été dangereusement. Par compassion, on lui avait laissé un bras libre. Pendant que j'étais occupé à donner des soins

mes chers blessés, il me fit demander par Bidoune de vouloir bien aller le trouver, prétextant qu'il avait quelque chose d'important à me communiquer. Je lui fis répondre que je n'avais pas le temps de me rendre auprès de lui pour le moment. Le canadien lui porta ma réponse, il le supplia de lui donner à boire, ce que celui-ci fit volontiers. Mais Paulo se prétendait trop faible pour pouvoir lever la tête, alors ce brave homme se mit à genoux auprès de lui, lui soulève la tête d'une main tandis que de l'autre il lui présentait de l'eau fraîche mêlée à quelques gouttes d'eau de vie qu'il avait tirées de sa gourde. Tout occupé à cet acte de charité, il ne remarqua pas le mouvement de Paulo. Il avait glissé sa main libre sous lui, avait saisi son poignard et l'avait enfoncé dans la poitrine de son bienfaiteur. Il allait redoubler, mais le canadien avait eu la force de se mettre hors de ses atteintes. Ce forfait avait été commis en moins de temps que je ne mets à le rapporter.

Baptiste avait tout vu, aussi poussa-t-il un rugissement terrible et saisissant son casse-tête il aurait fendu le crâne du misérable si je ne me fusse trouvé là, pour arrêter son bras. J'eus toutes les peines du monde à le détourner de son projet de tuer immédiatement le lâche assassin. Il ne céda qu'après que je lui eusse expliqué combien plus terrible serait sa punition d'agoniser dans les chaînes d'un cachot, en attendant le jour de son procès ou le moment de son exécution.

Tout en lui parlant ainsi, j'avais retiré le poignard de la blessure et pratiquai une saignée qui arrêta le sang, mais la respiration continua à devenir de plus en plus haletante et difficile. Enfin, lorsque malgré nos soins tout espoir fut perdu et que lui-même m'eut avoué qu'il se sentait mourir et comprenait qu'il n'en avait plus pour longtemps, il nous fit approcher, nous chargea de ses derniers embrassements auprès de sa vieille mère. Il nous fit détacher une ceinture remplie de grosses pièces d'or qu'il nous pria de lui remettre et me recommanda de ne pas l'abandonner dans le cas où elle aurait besoin.

Il me demanda ensuite de faire une prière qu'il récita après moi d'une voix râlante et entrecoupée, fit une acte de contrition et recommanda son âme à Dieu puis, dégageant sa main des miennes, il eut la force de faire le signe de la croix, montra le ciel du doigt et expira.

Le croirait-on, les deux scélérats pendant ce triste spectacle riaient d'un rire satanique ?

Le lendemain, nous le déposâmes dans sa bière. Elle était formée du tronc d'un pin énorme dont l'âge avait tellement creusé le centre que nous pûmes facilement y placer le cadavre. Les

reste rendus à la terre, nous dressâmes sur sa tombe un petit mausolée de pierre brute et nous le fîmes surmonter d'une croix de bois. Son nom y fut gravé avec ces trois mots " repose en paix "

Nous creusâmes aussi une tombe commune à quelque distance de celle du canadien, aux quatre bandits, les associés et les complices de Paulo. Les misérables avaient conservé jusqu'au moment où la terre les recouvrit leur air de déni et de férocité tel que nous l'avons décrit déjà plus haut.

Il nous fallut passer au delà d'un mois dans les bois pour permettre à nos blessés de se guérir et de reprendre quelques forces avant que de nous mettre en route. Paulo et son digne séide étaient l'objet de notre part d'une extrême surveillance. Quatre à cinq fois, jour et nuit, leurs liens étaient minutieusement examinés et bien nous en prit, car plus d'une fois nous pûmes constater qu'il faisaient des efforts surhumains pour s'en délivrer. Quoique entièrement en notre pouvoir, jamais il ne perdaient une occasion de nous accabler de leurs insultes les plus ignobles, soit que nous leur donnassions à manger ou que nous pansassions leurs plaies.

Enfin l'état des malades devint des plus satisfaisant, les blessures se guérèrent comme par enchantement tant le mal avait peu de prise sur ces charpentes granitiques.

Un mois après cette lutte gigantesque, où nous nous étions pris corps à corps avec de véritables lions pour la force et de vrais tigres pour la férocité, nous décidâmes de nous mettre en route.

Avant que de partir, nous allâmes nous agenouiller sur la tombe de notre malheureux ami, puis nous fîmes nos préparatifs de voyage et nous prîmes le chemin des habitations.

Baptiste ouvrait la marche avec le Normand, Paulo et son complice, liés de manière à ce qu'ils ne pussent s'échapper ni faire aucune de leurs tentatives diaboliques contre nous, formait le centre avec le gascon, j'étais à l'arrière-garde.

Nous mîmes six jours avant de pouvoir atteindre le village de Ste Anne, la faiblesse des blessés ne nous permettait pas d'avancer plus vite. Enfin lorsque nous débouchâmes du bois, toute la paroisse était accourue pour nous recevoir.

Ils avaient appris notre arrivée par un chasseur que nous avions rencontré et qui avait pris les devants. Les remerciements pleins de gratitude et d'effusion que ces braves gens nous firent sont encore présents à ma mémoire. Leurs yeux se mouillèrent de larmes en entendant le récit de la mort de notre malheureux ami et les circonstances dans lesquelles il avait reçu le coup fatal.

Les victimes des deux monstres les identifièrent parfaitement et ce fut en frémissant qu'elles s'approchèrent d'eux pour les recon-

naitre. Comment ne pas frissonner, pour des femmes de se trouver près de ces êtres à figures patibulaires, pleines de défi et d'effronterie, leur adressant encore des propos cyniques et immondes.

Nous confiâmes nos prisonniers à la garde de cinq hommes robustes et déterminés, puis nous acceptâmes le repas et l'hospitalité qui nous furent donnés par les citoyens.

C'était à qui nous entoureraient de plus de soins et de prévenances.

Nous primes une bonne nuit de repos dont le Gascon et le Normand avaient surtout besoin. Nous transportâmes les prisonniers à bord de la même barque que j'avais louée pour mon voyage précédent. Ils refusèrent de marcher, il fallut donc les y porter, une fois qu'ils y furent installés, nous fûmes obligés de leur lier de nouveau les jambes pour nous mettre à l'abri de leur coup de pieds et de les attacher solidement au fond de la barque pour qu'ils ne se jetassent pas à l'eau.

Dans la journée du lendemain, nous les remîmes entre les mains des autorités et ils furent enchaînés dans un même cachot. Lorsque nous primes congé d'eux, ils nous accablèrent des plus affreuses malédictions. Nul doute que s'ils eussent pu briser leurs chaînes, ils se fussent précipités sur nous avec une rage infernale pour essayer à nous dévorer à belles dents.

Cependant ce ne fut pas sans émotion que je jetai sur Paulo un dernier regard et lui dit qu'il n'avait plus rien à espérer de la clémence des hommes et qu'il devait se préparer par le repentir à comparaitre devant un juge plus redoutable que ceux de la terre. Il me répondit par d'affreux blasphèmes et d'abominables imprécations.

Tels furent ses adieux, je ne devais plus le revoir.

Une fois hors de la prison, je sentis intérieurement un soulagement indicible, ma vie jusqu'alors si tourmentée allait enfin prendre un cours plus calme, plus tranquille.

DR. CH. DEGUISE.

(A continuer)

BATAILLE DE DORKING,

PRÉFACE.

Sans vouloir exagérer l'effet produit en Angleterre par la publication de la nouvelle intitulée "*Battle of Dorking*," il faut constater cependant que cette hypothèse, ingénieuse mais invraisemblable, exposée avec un relief et une précision de détails remarquables, a suscité à Londres et dans les trois royaumes, une émotion que produit rarement une publication purement littéraire. L'œuvre a été discutée, commentée et réfutée; le *Times*, qui affectait un certain dédain pour l'hypothèse en elle même, a cru cependant devoir publier une réponse au récit du volontaire, et la Nouvelle, extraite du *Blackwood's Magazine*, imprimée à part et tirée à un nombre prodigieux d'exemplaires, figure encore aux vitrines de Londres, où elle a trouvé un nombre d'acheteurs considérable, recruté cette fois non plus parmi le public de choix qui lit les Revues, mais dans ce *Tout Londres* qui fait les véritables succès populaires.

La brochure a même eu le sort d'engendrer toute une série d'autres brochures avec ou sans nom d'auteur :

"*Der Rhum*," qui est la contre-partie exacte et a pour solution la chute de l'empire d'Allemagne.

La Torpeur avant Dorking, par sir Baldwin Leighton.

Après la bataille de Dorking, ou Ce qu'il advint de l'envahisseur.

Notre héros, ou Qui a écrit la bataille de Dorking.

L'Opinion de Madame Brown sur la bataille de Dorking, par Arthur Sketchley.

Cette bibliographie est une marque évidente de l'intérêt qui s'attache à la publication.

L'auteur a voulu rester ignoré, et encore qu'on dise tout haut son nom dans les cercles britanniques, nous ne nous croyons pas le droit de divulguer ici sa personnalité. Les hommes de lettres anglais n'ont, pour la plupart, voulu voir dans le récit que ce que nous appelons en France le côté de *l'art pour l'art* ; à ce point de vue, l'œuvre est curieuse, intéressante, pleine de vie et de mouvement. C'est surtout ingénieux, et tout lecteur qui est un lettré est bon juge de la façon dont la fiction est mise en scène, une fois l'hypothèse admise.

Ce qui est plus grave, et nous pouvons même dire le seul côté grave de la question, c'est de savoir si même avec la plus grande partialité, et en faisant aux événements et à l'auteur qui les a imaginés tels, la part le plus en faveur de son hypothèse, l'effroyable solution qu'il envisage et qui amène la ruine d'un pays aussi fortement constitué que l'est l'Angleterre, peut, sortant du domaine de la spéculation, passer dans le domaine des faits.

On ne nous fera pas l'injure de supposer que le cruel dénoûment du récit d'un volontaire, c'est-à-dire l'invasion de l'Angleterre par une armée allemande, est une perspective qui sourit à notre cœur et plaît à notre imagination : nos sentiments, pas plus que nos intérêts, ne nous inspirent le désir de voir, à un degré quelconque, se réaliser cette supposition de l'abaissement de la grande nation qui est notre voisine et notre alliée, et qui a mêlé son sang au nôtre sur les champs de bataille de la Crimée.

Nous sommes fiers d'appartenir à une génération d'hommes qui ont toujours envisagé les conquêtes de l'industrie, la supériorité intellectuelle et la suprématie artistique et littéraire, comme de beaucoup au-dessus de la prospérité matérielle et de la supériorité de la force.

Voici en deux mots la *fable* de la *Bataille de Dorking* :

En l'an 1921, un vieillard, ancien volontaire, raconte à ses enfants comment, cinquante ans auparavant, l'Angleterre, confiante dans sa force, aveuglée comme la France en 1870, isolée comme elle dans sa politique, a vu l'Allemagne, devenue une puissance maritime par l'annexion de la Hollande et du Danemark, jeter une flotte de débarquement dans la Manche, détruire la flotte anglaise au moyen d'engins d'un système nouveau, et envahir le sol anglais.

Les Indes se sont soulevées, le Canada a été absorbé par les Etats-Unis, Gibraltar est repris par les Espagnols, une partie de l'armée active tient les fénians en échec en Irlande, et les Allemands dé-

barqués chassent facilement devant eux les miliciens et les volontaires. Après une bataille décisive, " la bataille de Dorking," la métropole est au pouvoir de l'ennemi.

Dépouillée des arguments qui établissent la transition, réduite à sa substance, la fiction amène un sourire sur les lèvres du lecteur ; cependant, qui nous dit que ce n'est pas le patriotisme le plus pur qui a mis la plume aux mains de l'auteur ? Un Anglais, fût-il un artiste qui se désintéresse facilement et se place aisément au point de vue, n'envisage pas de gaieté de cœur une aussi effroyable perspective et n'imagine pas une aussi terrible fiction sans qu'on en puisse tirer un enseignement. Il suffit que cette Nouvelle ait été écrite par un insulaire, pour qu'elle atteste une préoccupation ; et personne n'a le droit de contester que ce ne soit là un symptôme, un *signe du temps*. Qui sait si un tel livre publié chez nous en 1869, n'eût pas une influence sur nos destinées ?

Il est bien évident que le nœud de l'intrigue, l'hypothèse sur laquelle s'appuie tout le récit du volontaire, c'est la destruction de la flotte anglaise, qui représente une force proverbialement colossale. Si la flotte existe, le débarquement des Allemands est impossible. Il faut donc la détruire, et pour l'auteur c'est l'affaire de cinq lignes. On est tenté de le chicaner à ce sujet et de lui demander le plan, la coupe et l'élévation de ces fameux engins, ces prodigieuses torpilles qui vont réduire en une heure à néant une force sans rivale dans le monde ; mais si nous nous montrons difficile sur les moyens, nous n'aurons pas le dénoûment, et il nous le faut. Le conseil d'amirauté réclamera sans doute et trouvera qu'on fait bon marché de la flotte ; mais il faut une certaine complaisance de la part du lecteur, parce que dans ce cadre du récit vont trouver place, comme dans une mosaïque, une foule de petits arguments incidents, qui ne sont rien moins que des symboles, des allusions aux plus graves questions de la politique actuelle de l'Angleterre. Et pour nous, c'est là, et là seul qu'est l'intérêt de ce petit volume. Les hommes d'Etat anglais qui nous déclareraient, dans un récent séjour à Londres, ne pas comprendre que nousussions nous intéresser à la *Bataille de Dorking* au point de vouloir publier la Nouvelle en France, saisiront maintenant la raison de l'intérêt qu'elle nous inspire.

" Quel riche pays que le nôtre, il y a cinquante ans ! Pendant plus d'un quart de siècle, nous avons joui d'un libre échange, et il semblait qu'il ne dût pas y avoir de bornes à notre prospérité."

Voici la doctrine du *libre échange*, si controversée en France, qui entre en ligne de compte dans le récit de l'écrivain pour la prospérité de l'Angleterre.

“ En présence des malheurs de la France, il n’y eut qu’un cri sur la nécessité de réorganiser notre armée. Un plan de réforme fut proposé ; mais au lieu d’être considéré par le Parlement comme une œuvre nationale, on en fit une affaire de parti, et le bill échoua malheureusement. Il existait dans la Chambre un parti radical dont on cherchait à s’assurer les voix par des concessions, et qui, pour prix de son alliance, demandait la réduction de l’armement.”

Voilà de la politique d’actualité ; c’est l’argument invoqué en France par l’Empire contre la minorité, et c’est un reflet des préoccupations qui ont assailli la Chambre des communes au lendemain de nos désastres. Écrit deux mois plus tard, nous eussions évidemment trouvé dans le récit du volontaire une allusion à l’achat des grades dans l’armée, et probablement, au ton qui règne dans la brochure, une pointe à l’adresse de M. Gladstone.

Ces cours extraits prouvent qu’en dehors du récit lui-même, le livre est moderne, qu’il est empreint des idées du temps, et par conséquent éveille les pensées de tous ceux qui suivent le mouvement politique et militaire de l’Angleterre.

En dehors de la catastrophe du début, la destruction de la flotte, c’est le même affolement, le même désordre, la même inexpérience et la même incapacité que nous avons constatés en France pendant la dernière campagne, et il est évident que l’auteur a spéculé sur nos malheurs, sur nos fautes et sur nos désastres, pour y chercher littérairement les éléments pratiques qu’il devait mettre en œuvre afin d’arriver à sa solution d’une façon vraisemblable. Il n’est pas jusqu’au corps de l’intendance, un des grands artisans de nos malheurs, qui n’hérite là-bas, dans le récit du volontaire anglais, des malédictions dont on a chargé le nôtre ; mais les causes physiques ne se discutent pas, elles sont trop facilement réfutables, et nous le répétons, nous ne voulons voir là qu’une idée, qu’un cadre et que des arguments. Ce qu’il importe d’examiner, c’est si le génie anglais peut comporter les fautes que nous avons commises, qu’elles conditions politiques étaient les nôtres en face d’une guerre contre l’Allemagne, et quelles seraient celles de l’Angleterre ? — Là gît l’intérêt principal.

D’abord, et c’est pour nous le côté défectueux des prémisses posées par l’écrivain dans la fiction qui nous occupe, c’est l’Angleterre qui déclare la guerre à l’Allemagne, c’est une résolution d’où découle tout le récit, et qui naturellement en amène le dénoûment. Or, si on se souvient de ce qui s’est passé, ce qui nous a certainement aliéné l’Europe, c’est le fait même de la déclaration de guerre dont la France prit l’initiative, et le parti pris de jeter l’Europe dans une effroyable aventure (sans bien discerner si celui qui prépare

et médite la guerre sans la déclarer de fait, est plus coupable que celui qui la rend inévitable en envoyant lui-même le cartel). Ce point de vue n'a pas été suffisamment développé dans la presse anglaise et dans le Parlement. Nous intervertissions ainsi les rôles, et au lieu d'être une nation menacée qui va défendre son indépendance, nous étions un peuple turbulent, ambitieux, qui devient subitement un envahisseur.....

Il faut garder au flanc cette cruelle blessure toujours saignante, il faut sentir cette humiliation toujours vive, pour que la douleur nous rappelle que le membre brutalement séparé souffre comme le corps auquel il appartient, et pour que la pensée, toujours présente, de l'humiliation reçue, abaisse notre orgueil et nous corrige de notre criminelle jactance et de notre incurable vanité.

Et si nous rentrons en nous-mêmes dans un solennel examen de conscience, nous aurons mérité la régénération, et le jour luira de la rédemption.

Quant à l'Angleterre, nous ne nourrissons pour elle que des sentiments fraternels et une sympathie durable ; nous avons la confiance que sa prévoyance et sa sagesse la garderont de tout désastre à venir, soit que le danger vienne du dehors, soit qu'il la menace au dedans. Marchons donc désormais dans la même voie, animés du même respect, inspirés par la même conscience.

La *Bataille de Dorking* restera un brillant jeu d'esprit littéraire et une ingénieuse fiction ; il faut être assez fort pour envisager toutes les perspectives, même les plus cruelles, afin de les éloigner et d'en combattre les éventualités lointaines. En tout cas, si quelques-uns trouvent que la solution envisagée par l'écrivain est moins invraisemblable que nous voulons le croire, cette *Bataille de Dorking* serait le cri d'alarme qui retentit au milieu de l'orage et qui indique au pilote qui conduit le navire l'écueil qui pourrait le faire sombrer et les premiers remous du tourbillon dans lequel son navire va s'engager.

CHARLES YRIARTE.

INVASION DES PRUSSIENS EN ANGLETERRE.

Vous voulez, mes petits enfants, que je vous dise la part que j'ai prise dans les grands événements qui se sont accomplis il y a cinquante ans. C'est une triste chose que de rappeler cette page douloureuse de notre histoire, mais peut-être pourrez-vous profiter de

la leçon ; pour nous, Anglais, elle vint, hélas ! trop tard. Ce ne sont pas cependant les avertissements qui nous avaient manqué. Que n'avons-nous su en tirer parti ! Le danger n'est pas venu fondre sur nous à l'improviste, et si nous n'avions pas été frappés d'aveuglement, ce danger était évident pour tout esprit un peu clairvoyant, et nous ne pouvons attribuer qu'à nous-mêmes l'humiliation qui nous accable. Ah ! la vieillesse est digne de vénération, dit-on sans cesse ; je prétends au contraire, qu'elle est un déshonneur quand elle succède à un âge viril comme le nôtre. Aujourd'hui encore, après cinquante ans écoulés, je n'ose regarder un jeune homme en face, quand je pense que je suis un de ceux dont les jeunes années ont été témoin de la chute de la vieille Angleterre, un de ceux qui ont trahi le dépôt sacré que leurs ancêtres leur avait confié.

Quel pays heureux et fier que le nôtre, il y a cinquante ans ! Depuis plus d'un quart de siècle, le libre-échange était en vigueur, et notre prospérité semblait sans limites. Londres, chaque jour, prenait encore une extension nouvelle. A peine pouvait-on suffire à construire dès palais pour les riches habitants, pour ces marchands enrichis qui venaient de toutes les parties du monde, pour les avocats, les médecins, les ingénieurs, et tout ce peuple qui vit du luxe. La ville s'étendait jusqu'à Croydon et Wimbledon, qui, du temps de mon père, n'étaient que de simples villages ; l'on disait que Kingston et Reigate ne tarderaient pas à être englobés dans la métropole. Il nous semblait que nous n'avions qu'à continuer à bâtir et nous étendre à l'infini. Il est vrai que même alors, il ne manquait pas d'indigents ; le nombre des pauvres augmentait aussi rapidement que celui des riches, et déjà le paupérisme commençait à se présenter comme une question grave et sérieuse ; mais si les impôts étaient élevés, au moins l'argent ne manquait pas pour les payer. Quant aux classes moyennes, on ne voyait pas de limite à leur accroissement et à leur prospérité. Dans ces temps-là, on trouvait chose toute naturelle de mettre au monde une douzaine d'enfants ; on disait simplement : " C'est la Providence qui nous les envoie ", et si l'on ne trouvait pas toujours à marier les filles, au moins casait-on facilement les garçons, soit dans les professions libérales, soit dans les administrations publiques, dont le personnel augmentait sans cesse. Puis on avait la ressource d'envoyer les jeunes gens aux Indes, ou de les placer dans l'armée ou la marine. Enfin, en ce temps-là, l'émigration était déjà répandue, quoiqu'elle le fût beaucoup moins qu'aujourd'hui et qu'elle ne fût pas encore entrée dans les mœurs. C'était une bonne industrie alors que d'être directeur d'une école, quoique après tout, on n'apprit pas

grand'chose aux élèves, mais de toute part, on voyait surgir des collèges, où se pressaient quatre ou cinq cents élèves.

Insensés que nous étions ! Nous pensions que toutes ces richesses, toute cette prospérité nous étaient envoyées par la Providence, et qu'on n'en verrait jamais la fin. Dans notre aveuglement, nous ne voyions pas que notre pays n'était, après tout, qu'un immense atelier, où nous mettions en œuvre les matériaux qu'on importait des quatre points cardinaux, et que si les autres nations venaient à cesser de nous expédier les matières premières, nous étions incapables de les produire par nous-mêmes. La houille et le fer, il est vrai, nous offraient un grand avantage ; et si nous n'avions pas gaspillé notre combustible, nous en aurions eu pour plus longtemps. Cependant on prévoyait déjà que ces matières allaient baisser de prix à l'étranger, et pas plus qu'aujourd'hui les denrées et les céréales n'abondaient chez nous. Nous n'étions aussi riches que parce que les autres nations du monde avaient l'habitude de nous envoyer leurs produits pour les vendre où les manufacturer ; et nous nous bercions de l'idée qu'il en serait toujours ainsi. En effet, cela eût pu durer, avec un peu plus de sagesse de notre part ; mais nous apportâmes là une insouciance qui nous fit négliger cette prospérité, qu'on ne retrouve jamais quand une fois le courant du commerce s'est déplacé.

Cependant si jamais nation reçut des avertissements, ce fut bien la nôtre. Si nous étions, sans conteste, la plus grande nation commerçante du globe, notre voisine, à coup sûr, était la première puissance militaire de l'Europe. Son commerce aussi était prospère avant que cette folie des idées communistes, dont vous entendrez parler quand vous serez plus âgés, eût atteint la richesse des uns sans faire cesser la pauvreté des autres. A bien des points de vue, la France était certes la première nation de l'Europe, mais avant toute chose, elle était fière de son armée, et il faut dire qu'elle avait quelque raison de l'être, car elle avait battu les Russes, les Autrichiens et les Prussiens eux mêmes, aussi se croyait-elle invincible.

Je me souviens encore de la grande revue passée à Paris par l'empereur Napoléon, lors de l'Exposition universelle. Comme il paraissait fier de montrer aux rois et aux princes assemblés ses splendides régiments de la garde ! Trois ans plus tard, cette armée, considérée comme la première en Europe, était honteusement battue et emmenée prisonnière. L'histoire n'offre pas d'exemple d'une telle défaite. Et après avoir eu devant les yeux l'exemple palpable de cette folie qui consiste à ne pas croire à la possibilité d'un désastre, uniquement parce qu'on ne l'a jamais éprouvé, on pourrait

nous supposer assez de bon sens pour profiter de la leçon. Et, en effet, pendant un moment, le pays fut tenu en éveil, on demanda à grands cris la réorganisation de l'armée et l'accroissement de nos dépenses militaires en face des forces énormes que d'autres nations venaient de déployer pour de soudaines attaques. Le gouvernement présenta un projet de réforme de l'armée. Ce n'était tout au plus qu'une demi mesure, et malheureusement le Parlement, au lieu de l'accueillir comme un projet national, en fit une question de parti, et la proposition fut rejetée.

Il y avait dans la Chambre une fraction radicale dont il s'agissait de s'assurer les voix par la conciliation, et qui, dans son aveuglement, demanda, comme prix de son alliance, la réduction de l'armement. Ce parti avait toujours décrié les institutions militaires ; c'était sa politique invariable, afin de réduire l'influence du Souverain et de l'aristocratie. Les radicaux ne pouvaient comprendre que les temps étaient complètement changés, que le Souverain n'exerçait réellement aucun pouvoir, que le gouvernement dépendait entièrement de la Chambre des communes, et que le régime parlementaire commençait à décliner devant la pression des masses. Quoi qu'il en soit, le ministère, attaqué de tous côtés, abandonna peu à peu les points principaux d'un projet qu'au fond il n'avait jamais pris au sérieux. Ce n'est pas que l'argent manquât, mais il s'agissait seulement de le dépenser à propos !

L'armée coûtait assez cher pour nous constituer une défense suffisante. Le nombre d'hommes sous les drapeaux était considérable, mais l'organisation était défectueuse. L'ordre et la prévoyance nous firent complètement défaut, et cela vint de ce que nos ministres ne crurent pas un instant à la nécessité de nous préparer.

“ La flotte qui croise dans la Manche, disaient-ils, nous offre une protection suffisante.” Et c'est ainsi que la réforme militaire fut ajournée à d'autres temps ; et on laissa, comme auparavant, la milice et les volontaires sans instruction militaire, sous le prétexte que les convoquer pour les instruire c'était “ entraver l'industrie du pays.” Nous aurions pu abandonner un peu de notre industrie d'alors, et être cependant encore plus occupés que nous ne le sommes actuellement. Mais pourquoi vous répéter ce qu'on vous a dit tant de fois ?

La nation, bien qu'elle ne fût pas exempte d'inquiétude, fut trompée par la fausse sécurité qu'affectaient les ministres ; et on laissa passer, sans en tenir compte, l'enseignement que nous devions retirer des désastres de la France. Nous ne voulûmes même pas nous donner la peine d'assurer le service et la sécurité de nos arsenaux,

ou de mettre notre capitale à l'abri d'un coup de main, quoique les frais de ces mesures de précaution eussent été à peine sensibles pour notre fortune nationale.

Les Français se fièrent à leur armée et à sa grande réputation, nous, nous nous reportâmes sur notre flotte ; et dans les deux cas, le résultat de cette aveugle confiance produisit des désastres tels que nos pères n'auraient pu les imaginer.

Qu'est-il besoin de vous dire comment éclata la catastrophe ? D'abord la révolte des Indes absorba une partie de notre armée déjà bien faible, puis vinrent les difficultés avec l'Amérique, qui nous menaçaient depuis longues années, et il nous fallut envoyer dix mille hommes au Canada pour protéger cette possession. Cette poignée de soldats ne pouvait guère contribuer à la défense de notre colonie, et inspira aux Américains l'irrésistible tentation de la faire prisonnière, d'autant plus qu'elle comprenait trois bataillons des gardes de la Reine.

A l'intérieur, l'effectif de l'armée était donc encore plus faible qu'à l'ordinaire, et, de plus, la moitié était détachée en Irlande pour faire face à l'invasion des féniens qui se préparait dans l'Ouest. Enfin, pour comble de malheur, bien que je ne sache pas si cela aurait eu une importance réelle, vu la manière dont les choses se sont passées, notre flotte se trouvait éparpillée dans toutes les parties du globe. Quelques navires gardaient les Antilles, un certain nombre surveillait les corsaires dans les mers de la Chine, et d'autres avaient pour mission de protéger nos colonies de l'Amérique du Nord situées sur le Pacifique, colonies que nous avons toujours conservées dans notre folie d'agrandissement, malgré l'impossibilité de les défendre.

L'Amérique, il y a quarante ans, n'était pas la grande puissance qu'elle est devenue depuis ; mais pour nous, vouloir maintenir sur son littoral des possessions auxquelles nous ne pouvions arriver qu'en doublant le cap Horn, était une entreprise aussi absurde que si les Américains avaient voulu s'emparer de l'île de Man avant l'indépendance de l'Irlande. Aujourd'hui tout cela nous apparaît clair et limpide ; mais alors nous étions véritablement frappés de cécité.

C'est dans cette situation, alors que notre petite armée était disséminée, que le traité secret fut publié et la Hollande et le Danemark annexés. On prétend aujourd'hui que nous aurions pu échapper à nos malheurs, si nous nous étions tenus tranquilles jusqu'à l'aplanissement de nos autres difficultés ; mais les Anglais ont toujours été une race impressionnable, le pays tout entier frémissait d'indignation, et le gouvernement, talonné par la presse et

suis le courant de l'opinion publique, déclara la guerre. Jusquelà nous avons toujours franchi les mauvais pas, et nous pensions que cette fois encore, notre étoile et notre courage nous viendraient en aide. Dès ce moment, bien entendu, on dépensa dans tout le pays une activité énorme. Ce n'est pas que l'appel de la réserve de l'armée eût soulevé beaucoup d'émotion, car je crois qu'il ne produisit au plus que cinq mille hommes : beaucoup en effet ne répondirent pas à l'appel ; mais on recrutait partout en offrant des primes d'engagement énormes, un contingent additionnel de cinquante mille hommes ayant été voté par la Chambre. On avait promulgué, en outre, une loi de conscription pour ajouter encore cinquante-cinq mille cinq cents hommes à la milice. Je ne sais pas pourquoi on n'était pas allé jusqu'au chiffre rond, mais le premier ministre déclara que tel était le nombre exact d'hommes dont il avait besoin pour mettre le pays sur un bon pied de défense. C'est alors que commença la construction des navires ; grands cuirassés, avisos, canonnières, monitors ; tous les chantiers de construction eurent leur commande, et l'on offrait dix schellings par jour à quiconque savait poser un boulon. Comme bien vous le pensez, cela ne facilita pas l'opération du recrutement. Je me rappelle même qu'à la Chambre des communes, il y eut une tempête sur la question de savoir si l'on devait faire tirer à la conscription les ouvriers dont les arsenaux avaient tant besoin, et je crois qu'on vota une exemption en leur faveur. Cette mesure eut pour résultat de faire affluer de nombreux ouvriers dans les chantiers de constructions navales, et si au lieu de deux semaines nous avions eu quelques années pour nous préparer, tout eût été évidemment pour le mieux.

C'est un lundi que la guerre fut déclarée, et en quelques heures, nous dûmes nous rendre compte des préparatifs que l'ennemi avait faits en vue de l'événement qu'il avait su amener, bien que la déclaration de guerre émanât de nous. Le télégraphe nous transmit son appel au Dieu des armées, que, disait-il, nous avions déchainé ; et à partir de ce moment, toute communication avec le nord de l'Europe fut coupée. Nos ambassades et nos légations furent congédiées en moins d'une heure ; on eût dit que nous étions soudainement revenus en plein moyen âge. La stupeur qui se répandit dans Londres le lendemain matin, lorsque parurent les journaux sans nouvelles et ne contenant que des commentaires sur ce qui s'était passé, fut un des épisodes les plus saisissants de cette guerre de surprises : mais l'ennemi avait tout prévu d'avance, et je ne comprends pas comment nous fûmes étonnés de cet isolement, car nous avions vu, quelques mois auparavant, cette même puissance

mettre en mouvement en peu de jours un million d'hommes et vaincre la plus grande nation militaire de l'Europe sans plus de difficulté que notre ministère de guerre n'en rencontrait à envoyer une brigade d'Aldershot à Brighton, et cela sans les alliés dont elle disposait alors. Ce qui se passait n'était donc en réalité pas plus extraordinaire que ce que nous avons vu arriver en France ; mais on ne pouvait pas se décider à croire que ce qui n'était jamais survenu chez nous pût se réaliser un jour. Comme nos voisins, nous devîmes sages, mais il était déjà trop tard.

Les journaux ne tardèrent pas à publier des nouvelles, car, malgré la puissante organisation de l'ennemi, rien ne pouvait empêcher les indiscretions des correspondants spéciaux ; aussi, en très-peu de jours, quoique télégraphes et chemins de fer eussent été coupés dans toute l'Europe, les principaux événements furent-ils connus. Dans chaque port, de la mer Baltique à Ostende, l'embargo fut mis sur tous les navires ; les flottes des deux grandes puissances avaient pris la mer, et se réunissaient, disait-on, dans un grand port du Nord ; on embarquait des troupes à bord de tous ces transports, dont la plupart était anglais.

Il était évident qu'on projetait une invasion ; malgré cela, nous pouvions encore être sauvés si la flotte eût été prête. Les forts qui protégeaient la flotte de débarquement ennemie étaient peut-être trop puissants pour être attaqués par des navires en bois ; mais un ou deux navires cuirassés, manœuvrés comme des marins anglais savent le faire, auraient pu détruire ou endommager une partie des transports et retarder l'expédition, et nous donner ainsi ce qui nous manquait, c'est-à-dire le temps. Malheureusement, la meilleure partie de notre flotte avait été attirée dans les Dardanelles par une feinte démonstration, ce qui restait de l'escadre de la Manche était occupé à surveiller les corsaires féniens sur la côte occidentale d'Irlande, aussi fallut-il dix jours pour rassembler cette flotte dispersée. Dès lors, il était évident que les préparatifs de l'ennemi étaient trop avancés pour qu'on pût les entraver par un coup de main. Les nouvelles arrivaient lentement, et le plus souvent par voie d'Italie ; elles étaient généralement vagues et incertaines, mais on savait que deux cent mille hommes au moins étaient embarqués ou prêts à s'embarquer, et que la flotte de transport avait pour escorte plus de navires cuirassés que nous ne pouvions alors en mettre en ligne. Je suppose que ce fut l'incertitude dans laquelle on se trouvait sur le point où l'ennemi tenterait le débarquement, et la crainte qu'on y procédât par surprise, qui retint notre flotte dans le détroit pendant plusieurs jours ; car ce n'est que le mardi, c'est-à-dire quinze jours après la déclaration de

guerre, qu'elle leva l'ancre et gouverna à toute vapeur vers la mer du Nord. Vous avez certainement lu le récit de la visite de la Reine à la flotte, la veille du départ; vous avez vu qu'elle fit avec son yacht le tour de tous les bâtiments, qu'elle monta alors à bord du navire amiral, afin de faire ses adieux au vaillant chef de la flotte, auquel elle dit, avec une émotion bien naturelle en pareil moment, qu'elle confiait le salut du royaume à son courage éprouvé. Vous vous souvenez de la réponse du vieil amiral, vous vous rappelez ce spectacle : les marins debout sur les vergues, poussait des hourras frénétiques au moment où Sa Majesté se retirait. Comme de juste, le télégraphe rapporta à Londres ce qui s'était passé, et l'enthousiasme de la flotte gagna la ville entière. Je me trouvais devant la gare de Charing-Cross au moment où arriva le train spécial qui ramenait la Reine de Douvres; aux acclamations, aux hourras qui accueillirent Sa Majesté, on aurait cru que nous venions de remporter une grande victoire. Notre principal journal, qui avait énergiquement soutenu pendant toute la session les partisans de la réduction de l'armée, et qui depuis quinze jours, inquiet et découragé, proposait toutes sortes de compromis pour éviter la guerre, prit le lendemain un air triomphant :

« Que les gens que la panique affole nous demande aujourd'hui, disait-il, quels sont nos moyens de repousser l'invasion, nous leur répondrons que l'invasion est un rêve. Une flotte anglaise, montée par des marins anglais, dont le courage et l'enthousiasme trouvent un écho dans le cœur des habitants du pays, est déjà partie à la rencontre de notre présomptueux ennemi. L'issue d'une lutte entre des navires anglais et des navires de toute autre nation, à nombre à peu près égale, ne saurait être douteuse. L'Angleterre attend avec calme et confiance le résultat de l'action, qui est imminente. »

C'est en ces termes qu'était conçu l'article de fond, et nous nous associâmes tous à la pensée qui l'avait dicté. Ce fut le mardi 10 août que la flotte quitta le détroit : elle traînait avec elle un câble sous-marin qu'on submergeait à mesure qu'elle s'avavançait de sorte que nos communications étaient constantes, et que les journaux publiaient tous les quarts d'heure des éditions spéciales contenant les dernières nouvelles. C'était la première fois qu'on en publiait avec une telle profusion, et ce fut généralement considéré comme étant d'un bon augure. J'ignore s'il est vrai, ainsi qu'on le prétend, que le ministère de la marine se servait du câble pour continuer à envoyer des ordres contradictoires qui rendaient illusoire le commandement de l'amiral, mais il est certain que celui-ci n'envoya que quelques rares dépêches, et des plus laconiques. Ni le

ministère, ni qui que ce fût au monde, n'en aurait pu démêler l'intérêt réel : " Tel navire est parti en reconnaissance de tel côté ; tel autre a rallié la flotte ; la flotte se trouve dans telle latitude." Cela marcha de la sorte jusqu'au jeudi matin. Je venais d'arriver à Londres par le chemin de fer, comme d'habitude, et je me rendais à mon bureau, lorsque les marchands de journaux se mirent à crier : " Dernières nouvelles- La flotte ennemie est en vue." Vous vous imaginez l'effet produit dans toute la ville ! Les affaires se traitaient toujours dans les maisons de banque, car les lettres de change venaient à échéance, quoique sous nos yeux, pour ainsi dire, se livrât une bataille pour l'indépendance du pays. Les spéculateurs ne chômaient pas non plus ; mais, même pour les gens qui faisaient fortune ou qui perdaient leurs ressources, l'intérêt qui s'attachait à la flotte dominait tout. Les gens qui en entraient pour verser ou retirer des fonds, s'arrêtaient pour montrer au caissier le dernier bulletin de la guerre. A peine pouvait-on passer dans les rues, encombrées par les gens qui s'arrêtaient pour acheter et lire les journaux. Dans chaque maison, dans chaque administration, on se réunissait avec inquiétude et comme pour se rassurer mutuellement. A peine avait-on fini une feuille qu'on en voulait lire une autre. Du moins c'est ainsi que cela se passait dans mon administration. Il était aussi impossible de travailler que de rester en repos. De temps en temps, nous sortions pour aller nous mêler à la foule, pensant de cette façon apprendre plus vite les nouvelles. Quelque triste que fût cette époque, l'incertitude de l'attente et nos angoisses ont été certainement les plus horribles souffrances que nous ayons endurées. Vers dix heures arriva le premier télégramme, puis, une heure plus tard un second annonça que l'amiral avait l'ordre de se former en ligne de bataille ; et peu de temps après, on hissait le signal " aborder sur l'ennemi et ouvrir le feu." A midi, on reçut l'avis suivant : " La flotte a ouvert le feu, à trois milles environ de nous, sous le vent du vaisseau amiral." Jusque-là tout nous avait donné de l'espoir ; mais arriva le premier présage de malheur : " Un navire cuirassé vient de sauter." — " Les torpilles de l'ennemi font beaucoup de mal." — " Le navire amiral est bord à bord avec l'ennemi." — " Le navire amiral paraît sombrer." — " Le vice-amiral a donné le signal de..." Et le câble cessa de parler. Nous n'eûmes, vous le savez, d'autres nouvelles que deux jours plus tard. Le seul navire cuirassé qui put échapper au désastre, entra dans le port de Portsmouth.

Nous comprîmes alors comment les choses s'étaient passées. Nos marins, braves comme toujours, avaient voulu aborder les navires

ennemis, mais ceux-ci avaient éludé le combat corps à corps, et, prenant le large, avaient semé derrière eux ces engins infernaux qui en quelques minutes avaient, un à un, coulé bas tous nos navires. Il paraît bien que le gouvernement avait eu connaissance de cette invention, mais pour la nation ce fut un coup horrible et qui ne s'expliqua point. Ce jeudi-là je dus rentrer de bonne heure pour faire l'exercice, et ensuite, comme il m'était impossible de rester à rien faire, je retournai à Londres ; après y avoir attendu des nouvelles qui ne venaient pas et avoir manqué le convoi de minuit, je rentrai à pied chez moi. La nuit était lourde, étouffante, et je n'arrivai qu'au lever du soleil. Toute la ville était silencieuse ; c'était le calme qui précède l'orage. En ouvrant la porte avec mon passe-partout, et en montant doucement l'escalier conduisant à ma chambre pour ne réveiller personne de la famille, je ne pus m'empêcher de comparer la tranquillité de toutes choses avec l'explosion de notre désespoir et de notre indignation. Le gazouillement des oiseaux interrompait seul le silence. Peut être mes voisins étaient-ils éveillés comme moi, et en proie au même souci ; mais le calme de la maison me rappelait ces heureux jours passés où je rentrais seul d'un bal ou d'une soirée. Tout fatigué que je fusse, je ne pus dormir ; j'allais me baigner à la rivière. A mon retour, toute la famille était réunie pour le premier déjeuner. Tous étaient tristes, quoique chacun s'efforçât de cacher son accablement. Mon père doutait que sa maison de commerce pût résister aux événements de la journée. Ma mère, à qui l'inquiétude du sort de mon frère, détaché sur la côte avec son régiment, faisait presque oublier le danger de la patrie, était aussi descendue, quoiqu'elle eût à peine la force de se traîner. Ma sœur Clara était la plus triste, elle ne pouvait dissimuler ses angoisses ; nous avions tous deviné qu'elle avait donné son cœur à un jeune lieutenant qui servait à bord du navire amiral, et c'était le premier vaisseau qui avait sombré ! Un amour secret à sa pudeur, et nous ne pouvions exprimer notre sympathie à la pauvre enfant. Ce déjeuner, dernier repas que nous avons fait en famille, fut bientôt terminé ; mon père et moi nous prîmes le premier train pour Londres, et nous y arrivâmes au moment où la fatale nouvelle de la perte de la flotte fut télégraphiée de Portsmouth.

La panique et l'agitation de ce jour-là, la baisse effroyable des fonds publics ; l'assaut de la Banque, obligée de suspendre ses paiements ; la moitié des maisons de commerce de la ville en faillite ; la publication d'un décret du gouvernement suspendant les paiements en espèces et la présentation des billets, précaution venue trop tard pour la plupart des maisons de commerce, et no

tamment pour celle de Graham et Cie, qui cessèrent leurs payements au moment où mon père arrivait à son bureau, enfin l'appel aux armes et l'empressement unanime de la population à y répondre, tout cela appartient à l'histoire, et je n'ai pas besoin de vous le répéter. Je vais vous dire maintenant la part que j'ai prise personnellement aux événements, qui se succédaient avec une rapidité inouïe. Depuis la déclaration de guerre, les enrôlements volontaires avaient pris une proportion considérable, et l'effectif de notre régiment s'éleva en deux ou trois jours de six cents à mille hommes environ. Mais les fusils rayés nous faisaient défaut. On nous avait bien promis de nous en donner un grand nombre sous peu de jours, mais en attendant, il fallut diviser le régiment en deux sections : les recrues faisaient l'exercice le matin avec les fusils rayés, et nous, les anciens, le soir. Les faillites et la suspension de tout travail mirent un grand nombre de jeunes gens sur le pavé, et le lendemain de ce vendredi néfaste, notre effectif s'élevait à quatorze cents hommes. Mais à quoi pouvaient servir tous ces soldats sans armes ? Le samedi on annonça qu'on donnerait aux régiments qui en feraient la demande des fusils à canon lisse qui se trouvaient emmagasinés à la Tour de Londres. Il y eut une véritable émeute parmi les volontaires pour en avoir ; notre régiment obtint deux cents. Il eût mieux valu apprendre le maniement du fusil rayé avec un manche à balai qu'avec le vieux fusil de munition. On ouvrit une souscription nationale pour la fabrication de fusils rayés à Birmingham, et en deux jours cette souscription s'éleva à quelques millions ; mais, comme tout le reste, cela arrivait trop tard.

Pour en revenir aux volontaires, on avait formé depuis une quinzaine de jours, à Douvres, à Brighton, à Harwich et dans d'autres endroits, des camps composés de troupes régulières et de milico. Les quartiers généraux de la plupart des régiments de volontaires étaient attachés à l'un ou à l'autre de ces camps, où les volontaires se rendaient tous les jours pour y faire l'exercice à leurs moments perdus. Mais le vendredi, on publia un décret ordonnant de les enrégimenter. Cependant, jusqu'à ce que l'on connût le point par lequel se ferait l'invasion, on gardait toujours comme réserve autour de Londres, les volontaires de la ville. On nous répartit en brigades et en divisions. Notre brigade se composait du 4^e régiment de la milice royale de Surrey, du 1^{er} bataillon administratif de Surrey, stationnés tous deux à Clapham, du 7^e régiment de volontaires de Surrey, à Southwark, et enfin de nous. Mais notre bataillon et la milice étaient seuls cantonnés dans le même endroit. La brigade entière ne s'était réunie à Bushey-Park pour faire les

manceuvres d'ensemble que deux ou trois fois tout au plus dans l'après-midi. Notre général de brigade appartenait à un régiment de ligne en garnison en Irlande, et il ne nous avait rejoints que le jour où nous nous mîmes en route. En son absence, le colonel de la milice nous avait commandés pendant quinze jours. L'exercice et les préparatifs de départ prenaient tout notre temps, et cependant ceux qui comme moi étaient employés dans les bureaux du gouvernement avaient plus que jamais à faire. Les employés enrôlés dans les volontaires quittaient leurs bureaux à quatre heures; quant aux autres, on les retenait jusqu'à une heure avancée de la nuit. Il nous fallait envoyer des ordres aux lords-lieutenants et aux magistrats, nous occuper des notifications, des arrangements de toute nature, faire évacuer les maisons de refuge et les convertir en ambulances; toutes ces mesures et mille autres encore incombait à notre bureau, et l'activité était la même partout. Encore étions-nous heureux d'être ainsi absorbés: les malheureux étaient ceux qui n'avaient rien à faire et restaient en proie à leurs pressentiments.

(A Continuer.)

RELIGION, SCIENCE, PATRIE.¹

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs, en reproduisant dans les pages de la Revue, une Conférence qui à la vérité avait été faite pour des jeunes gens, mais dont on pourra tout de même, tirer un grand profit, à cause de son actualité, surtout dans un temps où l'on ne veut plus entendre parler que de commerce, d'industrie et d'agriculture. Nos sociétés littéraires, nos journaux, notre gouvernement, donnent tous dans le courant à la mode, et pour vouloir éviter un extrême, on est à la veille de tomber dans un autre. Seule, une Association, l'Union Catholique nous restait pour conserver le culte des jouissances morales et intellectuelles et développer les aptitudes de la jeunesse instruite, mais en n'imitant pas l'exemple des autres, elle aurait passé pour rétrograde, pour l'ennemie de César, elle a dû sacrifier au veau d'or. Nous n'accusons personne, nous ne blâmons personne, mais on nous pardonnera, si nous préférons encore l'esprit à la matière. Ces deux forces ont toujours été continuellement aux prises ensemble, et l'histoire nous redit encore leurs luttes incessantes. La Conférence qui nous occupe est une des pages les plus intéressantes qui soient offertes à nos méditations, et tracée par une main de maître, elle a le double mérite de l'autorité et de la vérité. (Le Directeur Gérant.)

Messieurs,

Je ne pense pas pouvoir mieux faire pour répondre à l'invitation que vous avez bien voulu m'adresser, que de m'inspirer de la devise même qui préside à vos réunions, Religion, Science et Patrie. Je

¹ Conférence prononcée le 28 Avril 1861, à une réunion des Membres de l'Union Catholique de Montréal, au Collège Ste Marie, par M. Rameau, publiciste français et auteur de la France aux Colonies.

ne m'arrêterai point ici à réfuter, cette double erreur dont la religion a été si souvent victime ; les uns prétendant que la science était suffisante par elle-même, qu'elle était tout, et qu'elle pouvait se passer d'une Religion qui était en contradiction permanente avec elle ; les autres que la Religion, rendait la Science inutile, le travail intellectuel superflu, et que la Religion devait répudier la Science.

Les Pères de l'Eglise et après eux tous les défenseurs de la Foi, ont toujours travaillé avec un soin particulier à combattre ces deux erreurs dangereuses, si bien qu'aujourd'hui, il suffit de montrer la persistance de la doctrine catholique sur ce point pour répondre à de telles attaques. La constance et la fermeté de cette attitude, les réduit en effet, à n'être que des contradictions sans valeur qui se détruisent l'une par l'autre.

C'est aussi bien une hérésie en effet que de soutenir, que la raison et la science ne sont rien, que de soutenir qu'elles sont tout. Et ces deux hérésies, ont été constamment condamnées dans tous les siècles.

Dieu a bien voulu par sa révélation régler l'ordre intérieur de l'homme, il aurait pu tout aussi bien lui révéler le règlement de l'ordre extérieur du monde, les diverses lois par lesquelles se gouverne la nature physique, de sorte que du premier bond, l'homme atteignit sans labeur, la connaissance de ces formules puissantes qu'il acquiert aujourd'hui laborieusement et lentement pour constituer sa domination sur la nature. Si Dieu ne l'a point fait c'est précisément parce qu'il a destiné l'homme à travailler, et qu'il fallait réserver un but à ce travail. Voilà pourquoi il lui a laissé la science laborieuse, au lieu de la lui faire facile. Et voilà comme la science bien loin d'être repoussée par la foi, est un développement, une conséquence nécessaire de la mise en pratique de ses préceptes. Nécessité affirmée par elle, car il ne faut pas seulement que le bras de l'homme travaille, mais aussi son esprit. Ces questions ont été épuisées par les plus grands génies que l'humanité ait produit, et soit qu'une hostilité fanatique ou qu'un zèle excessif et peu éclairé, réclame maintenant l'antagonisme de la Religion et de la Science, on ne peut que plaindre le défaut d'instruction qui les aveugle sur la vraie doctrine de l'Eglise et la saine application qu'un chrétien doit en faire dans sa conduite.

Je vous parlerai donc plutôt de la relation de ces deux idées, Science et Patrie. J'ai déjà quelquefois effleuré ce sujet, en cherchant à montrer, combien il était important pour les enfants du Canada de mettre à profit les aptitudes naturelles et spéciales de l'intelligence française, afin de suppléer par la supériorité de l'esprit à l'infériorité du nombre. Cela leur est d'autant plus aisé

que les qualités de l'intelligence française étant précisément l'antagonisme de celle du génie anglais, elles acquièrent par là même sur ce continent où elles sont plus rares, une valeur toute particulière, pour attribuer à la race Franco-Américaine, une importance notable. Or il n'est pas un homme si humble que soit sa profession qui ne veuille faire contribuer le plus simple de ses travaux, à la gloire et à l'accroissement de sa patrie. Le laboureur qui défriche la terre, qui étend les cultures, qui établit sa famille multipliée sur le sol de la patrie qu'il aggrandit, tout en travaillant pour lui, travaille chaque jour, chaque heure pour son pays. Et l'on ne saurait trop insister sur cette idée, car si tous avaient dans leur esprit le sentiment de la noble mission qu'ils remplissent, nulle doute que le courage et la puissance de chacun, n'en fut doublée dans ses travaux et dans ses progrès.

Le Juriste, le Médecin, le Commerçant, l'Artisan, tous peuvent vivifier le travail le plus ingrat en apparence, par cette grande pensée de la Patrie. Songeons que chacun d'eux ou chacun de ses actes, apporte une petite pierre à l'immense édifice, et si nous avions toujours cette pensée présente à l'esprit, il arrive certains moments, certaines occasions de placer cette petite pierre si utilement qu'elle apporte une utilité décuplée par l'apropos. Mais parmi tous ces artisans de la grandeur commune, aucun dont la tâche soit plus noble, plus élevée, plus directement active que ceux qui s'occupent de la science, des lettres et des arts.

Qu'elle est la nation qui ait joué dans le monde, un rôle un peu important, sans posséder en elle-même, une certaine supériorité, dans la force morale de son caractère, et dans la beauté de son intelligence. Vous pouvez parcourir l'histoire du monde, vous trouverez bien il est vrai, ça et là, quelques nations devenues grandes un moment dans l'histoire, essayer de se soutenir sur le flot de leur grandeur, par l'énergie brutale, comme Sparte, par l'éclat de la richesse, comme les Despotes Orientaux, par la puissance du commerce, comme Tyr et Carthage. Mais elles ont presque aussitôt succombé, malgré des efforts inouis, leur puissance n'a duré qu'un instant et leur influence sur le monde a été si éphémère, que la trace n'en reste pas parmi la civilisation des hommes. Si je poursuivais l'étude de cette loi dans l'histoire moderne, je vous la montrerais de même s'appliquant constamment ou prête à s'appliquer. Pour dominer le mouvement humain, lui imposer une influence durable et y tracer un sillon qui se conserve à travers les siècles, il faut toute la puissance du caractère, toute la grandeur de l'intelligence. Les époques saillantes de l'histoire de la civilisation, s'appellent, les Hébreux, les Egyptiens, les Athé-

niens, les Romains, les Italiens du moyen âge, les Français de l'époque plus moderne. Les autres nations n'ont jamais été que les comparses de ce grand drame, comparses dont les unes ont été les vulgarisateurs du mouvement, comme les Phéniciens, les Macédoniens, les Espagnols et les Allemands. D'autres ont été ses contradicteurs et ont été écrasés par lui, comme les Perses, les Carthaginois, les Mahométans et tant d'autres qui ont suivi et qui suivent la route ingrate de leurs impuissants labeurs.

Eh ! bien, messieurs, sans les travaux de l'esprit et de l'intelligence, les nations que nous avons citées, n'auraient jamais donné leur véritable valeur.

Ce fut sur la vaste érudition de la tradition philosophique et profonde de la caste sacerdotale que, reposa toute la puissance égyptienne.

Homère, Phydias, Sophocle, Platon, Démosthènes, firent plus pour la Grèce, que les plus habiles généraux ; car ce fut par eux, que son empire survécut à sa puissance et que, même après la conquête, elle resta encore si longtemps, la dominatrice de l'esprit romain. Et ceux-ci, ces romains eussent-ils si puissamment conquis le monde, s'ils n'avaient si fortement assimilé l'univers entier à la Cité Romaine ; et qui leur a donné cette vertu d'assimilation, sinon ces grands travaux de l'esprit qui se firent chez eux, à l'âge viril de la nation, et qui rendit leur intelligence, l'admiration des autres peuples après que, leur énergie en eut été la terreur.

C'est par leurs poètes, leurs orateurs, leurs juristes qu'ils transformèrent la Gaule si rude et l'Afrique si féroce, et qu'ils firent de ces pays étrangers et conquis, une pépinière de nouveaux romains, qui prolongèrent la puissance de l'Empire plus de 300 ans, après l'époque qui eût vu sa fin, s'il eût été réduit aux seuls Romains de l'Italie.

Une nation n'est vraiment puissante sur le monde que, lorsqu'elle sait faire accepter les caractères de sa civilisation par les autres peuples, et il n'y a qu'une énergie intellectuelle à la fois forte et séduisante, qui puisse opérer cette merveilleuse conquête.

Tout homme qui travaille dans ce domaine intellectuel, est donc un des plus précieux ouvriers de la grandeur de son pays, et il n'en est pas un qui soit à dédaigner, si médiocre que soit sa sphère, si modeste que soit son esprit ; car par là même qu'il a bien conçu et bien compris ce but du travail humain, il a montré par là même qu'il a dans son âme une élévation qui ne peut pas la laisser inutile, dans le grand travail de l'humanité. Et qu'aucun ne se décourage en se disant : Je ne suis rien dans la foule, mon travail ne verra point le jour, et mes faibles efforts ignorés et perdus s'éteindront

avec moi dans le tombeau, sans avoir jamais été utiles ni à moi, ni à la société. Inutiles! pour vous peut-être, si toutes fois vous n'entendez par utilité que, ce profit passager que l'on retire de l'argent, de la puissance, ou même de la gloire; et cependant si vous avez été vraiment dignes du travail intellectuel, vous aurez dû éprouver en l'accomplissant cette satisfaction intime de l'esprit, qui sent naître son propre perfectionnement sous son travail; le sentiment de la vérité que l'on découvre ou que l'on comprend bien, l'appréciation mieux sentie et souvent indicible des nuances diverses de séduction et de beauté, que revêtent les formes de l'esprit; ne sont-ce pas d'admirables jouissances, et de ces jouissances d'un tel prix, qu'il n'est pas donné à tous de les sentir?

Un gros milord avec son argent peut se procurer des mets succulents, et même malgré sa richesse, s'y délecter. Mais il a beau acheter un Homère, un Horace, un Virgile, un Racine; si son esprit est grossier, c'est pour lui lettre close, et il n'y trouve pas le moindre des charmes, qui font la joie de certaines âmes délicates et laborieuses, même dans le sein de la pauvreté. Tout cela n'est point à mépriser. Le voyageur qui découvre à chaque pas, de pittoresques paysages, des ruines qui parlent à son esprit, les scènes changeantes et variées, de la vie humaine, se trouve récompensé des frais et des soucis de ses voyages, et emporte avec lui le long souvenir de ses émotions; et nous qui voyageons à travers le monde intellectuel, tour à tour charmés par l'admiration, enivrés d'émotions, enthousiasmés par le sentiment du vrai et du beau, au milieu des horizons si variés, que le travail de la pensée révèle à chaque instant devant nous; ne sommes nous pas déjà payés de nos peines, et récompensés d'une récompense plus rare que celles dont peuvent disposer les Rois?

Mais quand tout ceci ne serait rien, quand il serait vrai que pour nous personnellement, il n'en serait sorti aucun bénéfice ni pour l'esprit, ni pour le corps; ne croyez pas que nous ayons travaillé inutilement, et que ces efforts ingrats, ne laissant aucune trace, ne profitent à personne.

Le progrès humain, l'avancement des sociétés, est une œuvre compliquée, à laquelle concourent une immense quantité de matériaux et d'agents divers, dont quelque-uns sont forts apparents, dont la plupart sont peu connus. Ainsi en est-il des fruits que porte la terre; il semble en apparence que la fleur brillante, toute colorée et toute parfumée en ait été la seule ouvrière, et cependant combien d'organes divers, secrets, inconnus pour l'esprit vulgaire, ont apporté le contingent de leur utilité! Depuis la tige solide qui recèle sous ses téguments, les cellules délicates qui transportent la

sève, jusqu'aux racines, ces ouvrières modestes et cachées, qui élaborent la vie, fournissant à tout, suffisant à tout, sans jamais ne rien réclamer pour elles, pas même un rayon de soleil. Que de travaux, que d'efforts combinés dont la fleur n'est que l'épanouissement, et le fruit, le résultat !

La vie humaine et la vie propre de chaque nation ne sont point différentes. Une quantité incroyable d'êtres humains travaillent à les développer ; et il n'en est pas un seul, qui puisse dire que son petit effort, que la pensée même qu'il a conçue et exprimée à peine, reste inutile et étranger au mouvement général, qui se fait autour de lui.

L'esprit le plus simple qui, dans son bon vouloir, cherche à élaborer des idées qu'il conçoit imparfaitement, va peut-être par son travail, provoquer et faciliter la conception d'un autre esprit, dont l'effort servira à son tour de point d'appui à quelque conception supérieure, qui sera comme une lumière et un fanal, parmi les hommes. Qui peut scruter les relations multiples et déliées, les croisements secrets et éloignés, par lesquels la pensée humaine parvient à se former, à surgir, à s'épanouir et à fructifier ! Tel autre qui n'est point créateur, mais dont l'esprit net et lucide saisit parfaitement la pensée des maîtres, a le singulier talent de la rendre assimilable et plaisante à l'esprit d'autrui ; celui-là est un vulgarisateur ; combien d'hommes dont il aura fécondé l'intelligence, seront après lui et à cause de lui capables de produire. Cet autre, est un chercheur, son esprit a quelque diffusion, il manque de netteté, il fait mille recherches, il n'aboutit dans aucune, mais il remue tant de choses et tant d'idées ! il révèle subitement à l'esprit des autres tant d'aspects nouveaux, imprévus dans les discussions ! il décuple la puissance utile des esprits qui travaillent derrière lui, c'est un souleveur de vérités, un fouilleur d'idées nouvelles.

Ces quelques détails peuvent vous faire sentir qu'il n'est pas un homme qui puisse se laisser aller au découragement, et se dire que son travail est inutile, tout travail de l'esprit dans la société porte son fruit ; nous négligeons entièrement les résultats personnels, nous nous sommes élevés uniquement au point de vue général de ces deux nobles idées, science et patrie, et vous voyez qu'il n'en est pas un d'entre vous qui ne puisse en s'occupant de la science, en cultivant les beaux arts, apporter un contingent utile, efficace à la cause de la patrie lors même qu'il serait obscur et inaperçu. — Or c'est par là que vous arriverez à distinguer et à élever la famille canadienne, au-dessus de la famille anglo-saxonne, par cette culture noble et désintéressée de l'esprit, entreprise non pas pour un intérêt quelconque, mais au point de

vue d'une idée et comme par dévouement. C'est par là que vous ferez prendre à vos œuvres intellectuelles, ce caractère d'élévation et ce charme vrai que leur donne de prime saut, la supériorité.

La science ou les arts ne veulent point être cultivés pour le gain, ou bien perdent presque toujours en inspiration, ce qu'elle ou ce qu'ils ont gagné en habileté de calcul, elle ou ils restent vulgaires et médiocres en puissance.

C'est par ce genre de travaux dis-je, que vous vous distinguerez de la race anglo-saxonne, et que vous arriverez à la dominer comme elle le pressent déjà. Mais pour y parvenir, ayez bien soin aussi dans cette carrière de ne point vous confondre avec elle, de ne point suivre sa trace, de vous séparer d'elle, moralement s'entend, car si vous suiviez ses procédés, vous perdriez le bénéfice de votre nature, vous ne feriez pas ce que vous devriez faire, et peut-être feriez-vous plus mal qu'eux.

Ils aiment les études superficielles et rapides, attachez-vous fortement aux travaux sérieux et approfondis ; ils négligent l'Esthétique des sciences, abandonnez-vous sur ce point aux entraînements de l'esprit français ; ce n'est qu'une question de forme, croit-on, mais on ne se rend pas assez compte combien cette culture de la forme donne à l'esprit humain de puissance sur le fond même des idées.

Ils font fi de cette partie de la culture intellectuelle qui ne semble s'occuper que des choses de l'esprit, recherchez-là ; sans négliger pour cela, ce que l'on nomme plus particulièrement les sciences. Ces sciences, ne sont pas forcément matérialistes et vulgaires, cela dépend surtout du point de vue où l'on se place, en les travaillant.

Eh ! bien, quand vous aurez muri les questions des idées, entrez dans la science en l'éclairant par les idées et non pas en les traînant derrière elle.

Le vrai savant possède la science et n'est pas possédé par elle, parce qu'il a habité les sphères qui la dominent.

Pour eux, leur esprit rampe par terre, dans la vulgarité pour se servir de la science dans tout ce qu'elle a d'inférieur. S'ils pouvaient se contenter des formules en brûlant les Théories, ils le feraient ; mais vous élèverez les Théories jusque dans le monde des principes et vous ne prendrez les formules que comme les servantes de l'esprit humain.

Jamais plus parfait antagonisme n'aura divisé l'homme, dans ses procédés scientifiques.

Quelques personnes m'ont manifesté l'étonnement de cette insis-

lance, de cette sorte d'acharnement avec laquelle je reviens si souvent, sur ces côtés inférieurs du génie anglais et américain.

Si ce n'était qu'une vaine fantaisie, ma pensée serait bien misérable ; mais si je m'applique si obstinément à détruire dans les esprits cette admiration un peu hâtive et trop bienveillante qui a été si souvent accordée aux Etats-Unis, c'est que j'y pressens les plus grands dangers que la race canadienne puisse courir, celui de se dénaturer ; car sous ce rapport les américains me semblent plus à redouter pour vous que, les anglais. Beaucoup d'esprits, même parmi vous, se sont abandonnés à d'étranges illusions d'admiration sur cette société qu'on a appréciée peut-être, un peu trop vite.

Les uns se sont laissés aller sans tact à une imitation pure et simple de leurs manières d'être, comme affaire de mode et de bon ton, parce que les Yankees tenaient le haut bout de la richesse et du succès. Ils tombaient ainsi au contraire dans le plus vilain goût qui se puisse imaginer ; non pas que j'entende par là faire la critique de la manière galante, dont les américains entendent la politesse et les belles façons. D'autres ont apprécié déjà tout ce qu'il y avait de gracieux dans leur savoir vivre ! Mais je dis vilain goût, parce qu'il n'est rien au monde de si sottement pensé que, de vouloir faire produire à un arbre, des fruits pour lesquels il n'a pas été destiné.

Le vrai bon goût, consiste à savoir humaniser les aptitudes de la nature avec les manifestations qu'on en attend ; et c'est ce qui fait que nous admirons si fort dans l'histoire, tous les peuples restés fidèles à leurs traditions historiques ; même au milieu d'une grossièreté relative, leur attachement nous touche et leur pittoresque originalité, charme notre esprit. Mais s'il en est parmi eux qui s'avisent avec une gaucherie affectée, de s'affubler des us et coutumes des conquérants, pour se donner une importance artificielle, ceux-ci perdent le charme naïf qui s'attachait à ces vieilles formes appropriées à la nature nationale ; et à travers la caricature de leur élégance empruntée, ils ne nous inspirent que le rire et le dédain. Nous aimons Cédric, ¹ le Saxon dans la vieille maison agreste de ses pères. Nous méprisons Athelston et Réginald Front-de-Bœuf dans leur luxueux château Anglo-Normand.

D'autres tout en restant dévoués à leur nationalité, épris de ses souvenirs et de ses traditions, ont été saisis d'une certaine passion intellectuelle un peu forte pour les institutions et pour les résultats obtenus de l'autre côté de la frontière ; comme beaucoup d'admirateurs trop passionnés pour leur sujet, ils ont cru qu'il suffirait de

¹ Roman de Walter Scott.
25 Avril 1872.

marcher servilement dans ces traces, pour aboutir aux mêmes résultats. Ne voyant point que précisément au contraire, les mêmes fins doivent s'obtenir par des moyens divers, selon la diversité de nature : Ceux-ci réservent avec soin du reste dans leur esprit l'amour de leur langue, leurs lois et certaines formules où ils croient la nationalité résider tout entière. Les malheureux, ils ne s'aperçoivent pas, que lorsque une nation renonce aux aptitudes et aux procédés propres de son caractère, elle se renonce virtuellement elle-même !

En vous dénaturant ainsi intellectuellement, vous perdriez vos qualités sans prendre les leurs, cela est si vrai que si nous pouvions descendre dans l'examen détaillé des choses, vous verriez qu'une grande part de ce que vous avez de mal ici, vous vient d'eux et des imitations imprudentes auxquelles on s'est trop adonné, en un certain temps. Ce que vous avez de bien, de réellement fort en vous, vient de votre nature française, et de tout ce qu'elle a refusé d'accepter de l'étranger.

La corruption mercantile et politique, le désordre dans les lois, dans l'administration, dans la police, dans les moindres questions de voierie ou d'édilité ; le gaspillage des fonds publics, jusqu'à ces déplorables habitudes de la bar-room et du whiskey ; qui a importé toutes ces choses ici ? D'où cela vous vient-il ? Si ce n'est de l'étranger ?

Ils prétendent quelquefois, que la divergence de vos habitudes, pèse sur leur développement ; Ah ! ils pèsent bien plus sur la vôtre. La Race-française, a un besoin radical d'ordre et d'organisation, c'est-là son milieu naturel et sans lequel elle ne peut pas donner, toute sa valeur. Or ils vous placent dans un milieu qui n'est pas celui de votre civilisation, ni de votre nature.

Delà vient que, si nulle part, chose notable, aucun centre français en Amérique n'a succombé, en plusieurs lieux, cependant ils sont restés affaissés, parce qu'ils étaient trop restreints pour se créer un milieu à eux mêmes ; et voilà pourquoi le Canada lui-même est resté si longtemps, sans fournir le développement qu'il aurait pu présenter, et pourquoi il n'a pas pris de suite, le dessus des affaires, jusqu'à ce qu'il ait atteint une extension et une importance qu'aient complété son individualité et sa virilité nationales. Maintenant c'est à vous surtout, Messieurs, à vous qui vous occupez des choses de l'âme et de l'esprit, qu'il appartient de remonter le courant, de rectifier les préjugés et de montrer au peuple du Canada, quelle est la vraie route et la voie naturelle de ses aptitudes. Montrez que chaque nation, doit refléter dans ses lignes d'ensemble, les caractères essentiels de son élément radical, la famille.

Est-ce que la famille canadienne ressemble à la famille anglaise ou américaine? Est-ce qu'il ne s'y trouve pas plus de prudence dans les procédés, plus de réserve dans les dépenses, plus de solidité dans sa morale, plus de cohésion entre ses membres? En un mot la maison canadienne est organisée par la tradition et par un esprit naturel de prudence; tandis que la maison américaine flotte au hasard des profits, et des fantaisies du présent. Elle ne vit que parce quelle gagne beaucoup d'argent, tandis que l'autre tient ferme, quoiqu'elle en gagne peu.

Mais ces grands gains sont une chose casuelle, de telle sorte que toute cette société échafaudée, ne vit que sur une casualité de temps qui passe, tandis que nos humbles familles, comme sur un roc, sont assises sur les couches conservées et solidifiées des temps passés, auxquelles viennent s'ajouter à chaque instant, l'expérience et l'enseignement des temps présents.

Eh! bien, il est absolument nécessaire pour votre avancement propre, pour votre progrès caractériel, que ces traits de famille se repercutent dans la marche de la société. Les divers éléments dont se compose la race humaine, n'ont pas tout le même mode de progresser, l'habileté consiste pour chacun à choisir les voies et moyens corrélatifs à ses aptitudes et à ses tendances. Il vous faut à vous, race française, plus de force dans la loi, plus d'énergie dans ses instruments, plus d'organisation dans son service, plus d'honnêteté dans les mœurs privées et publiques, plus de discipline et de régularité dans l'économie générale des choses, l'acceptation de la hiérarchie, le sentiment délicat de l'honneur et du devoir.

Le jour où vous aurez inspiré à la Race française, un dédain complet pour tous ces procédés antagonistes qui ont ébloui quelques esprits superficiels par un succès plus brillant que solide, le jour où vous l'aurez ainsi restituée complètement à ces conditions de sa puissance, les éléments qui vous entourent, devront forcément se transformer ou céder la place. Jugez de ce que pouvez faire alors avec ces forces bien ménagées et disposées, par l'action même que vous exercez déjà aujourd'hui que, toutes vos ressources intellectuelles et matérielles s'agitent inordonnées, avec la seule puissance de leur spontanéité.

Et encore en ceci, je vais trop loin, car vos forces morales sont restées bien réglées, ce qui n'a pas peu servi à faciliter l'action des autres; ces forces ont été conservées en bon ordre par la forte constitution de votre clergé auquel les populations se sont si étroitement unies. Car il faut bien en convenir et à peu d'exceptions près, le clergé et les établissements qui dépendent de lui présentent

le seul ensemble de forces régulièrement organisées, dirigées avec ordre et une bonne économie d'ensemble, qui existe ici ; et c'est ce qui le rend doublement précieux, comme appui de votre nationalité.

Aussi, voyez comme l'effet s'en fait aussitôt sentir, partout où cette action paraît. Considérez vos écoles, vos collèges, vos hôpitaux, et voyez qu'elle économie de forces et quelle supériorité de résultats. La Race Anglo-Saxonne toute puissante, toute riche, et si habile qu'on la dise, ne peut rien produire de pareil, et partout où la compétition s'est établie, elle n'a même pas cherché à lutter.

J'ai eu occasion, un autre jour, de vous parler des causes qui expliquaient la supériorité de votre expansion, c'est que votre Paroisse est un être organisé, vivant et puissant, même quand il est pauvre, tandis que le Township Anglais, est un être abstrait, sans réalité, sans force et sans vertu.

Considérez toutes ces communautés religieuses qui s'établissent avec si peu de ressources, et qui cependant, prennent racine, deviennent fortes et se développent. Etudiez dans les progrès de votre colonisation et dans toutes les autres entreprises, les effets produits partout où une direction ecclésiastique s'est fait fortement sentir, et vos yeux seront frappés partout de la puissance des résultats obtenus relativement à la force employée.

D'où vient donc que, placés dans de telles circonstances, vous n'acquériez subitement une puissance plus considérable, une puissance contre laquelle les Anglais et les Américains avec toute leur habileté, ne peuvent point lutter ?

Sans doute, il faut faire la part des influences morales, qui exercent ici un salubre effet. Mais étiez-vous donc moins religieux, aviez vous moins de principes moraux, dans tant d'autres circonstances où la concurrence et la lutte vous ont été beaucoup plus difficiles ? Non ! Cela vient donc pour une forte part de la meilleure organisation des forces morales et matérielles qu'amène avec soi une subordination acceptée et respectée, le sentiment du devoir, et l'habitude de la régularité et de la puissance qu'apporte nécessairement avec soi tout membre du corps ecclésiastique.

Tels sont les éléments essentiels pour nous, Français du moins, de la bonne direction de toutes choses, et ce que nous disons ici des entreprises matérielles, il faut le dire également des entreprises intellectuelles ; il faut qu'elles soient bien réglées et fortement disciplinées, et c'est peut être le côté essentiel de la question, car lorsque le courant intellectuel aura été ainsi établi, il finira bien par entraîner le mouvement matériel des choses. Vous avez reçu, comme nous même Français, par le bénéfice du sang et de la race, les apti-

tudes et les aspirations. Vous avez plus que nous n'avions, la tradition et l'expérience des instruments du progrès que, nous avons laborieusement parcouru. C'est à vous à faire fructifier tous ces éléments, étudiez le passé, combinez son expérience avec les nécessités du présent. Poussez plus loin que nous même, les dons intellectuels, que la nature vous a départis, et de même que nous avons été les légataires et les représentants des Romains dans la civilisation européenne, soyez sur ce Continent, nos héritiers et nos continuateurs pour la conduire dans la route du vrai progrès, du progrès qui éclaire et qui demeure, et non pas celui qui brûle quelques générations pour les abandonner ensuite épuisées, sur le bord d'un abîme; mais celui dont la marche ascendante et ferme, bâtit l'édifice solide des siècles de l'histoire et forme l'histoire des siècles.

E. RAMEAU.

LA CONFEDERATION CANADIENNE.¹

Les petites nations et les gouvernements locaux qui réunissent la plupart des institutions et des mœurs que je viens de citer comme des modèles, ne sont pas rares de notre temps, mais il a toujours été autrement des grandes nations. Chaque fois que, suivant mon plan d'étude, j'ai pu m'instruire auprès des autorités sociales signalées à la fois par l'opinion publique et par l'excellence de leur pratique, j'ai résumé mon enquête dans cette question : Quelles ont été dans le passé, et quels sont, de nos jours, les grandes nations modèles ? A cette question, j'ai presque toujours reçu la même réponse : l'Espagne, sous le règne d'Isabelle et de Ferdinand (1474-1504) ; La France, sous Louis XIII (1629-1661) ; l'Angleterre, depuis le règne de Georges III ; les Etats-Unis, depuis la présidence de Washington. J'ai souvent constaté dans le cours de mes travaux, la supériorité de ces deux modèles, et je ne me permettrais pas d'affirmer qu'elle est en voie de se perdre. Au milieu de la corruption, qui se manifeste depuis dix ans en Angleterre et surtout aux Etats-Unis, nul ne saurait discerner encore qu'il s'agit ici d'une décadence réelle ou seulement d'une de ces défaillances momentanées dont aucun peuple ne saurait se défendre. Cependant, alors même que le premier cas se réaliserait, l'humanité ne

¹ Cet article est extrait d'un livre important que M. LePlay a publié sur *L'organisation du travail*. Il est extrêmement flatteur pour le Canada et fort exact, sauf quelques légères erreurs de détails, qui ne sauraient en rien infirmer la portée de ce sympathique jugement sur les Canadiens.

M. LePlay est un érudit, reconnu par plusieurs ouvrages remarquables, et il porte tellement d'intérêt au Canada qu'il possède une bibliothèque complète de tous les ouvrages qui composent notre littérature nationale. Il a été sénateur de l'Empire et il compte au nombre des premiers métallurgistes de France (*Note de la Direction*).

resterait pas sans modèles : elle les retrouverait dans la Confédération Britannique de l'Amérique du Nord. Cette nation, composée à son début de quatre Etats, est déjà puissante ; et, en raison de l'immensité de son territoire, elle peut compter sur de hautes destinées. Par un singulier concours de circonstances, elle réunit dans sa constitution actuelle, ce qu'il y a de plus recommandable dans les traditions de l'ancienne France et dans les pratiques actuelles de l'Angleterre et des Etats-Unis. La Confédération Britannique groupe, en effet, la plupart des bons éléments propres aux meilleures constitutions européennes, et elle est exempte des maux qui les affaibissent. Le souverain a réduit à ses extrêmes limites son immixtion personnelle ; et, en raison de son éloignement, il ne saurait empiéter sur les droits de ses sujets. Le gouvernement central est sous la haute direction de trois autorités ; un gouverneur-général, délégué par le souverain ; un sénat à vie, nommé également par le souverain, et une chambre de représentants, élus par les Etats-Provinces. Ce gouvernement intervient en ce qui concerne : la justice fédérale et provinciale ; la défense du sol et la conservation de la paix publique ; les votes de communications communes aux Etats ; les postes, les poids, mesures et monnaies ; l'organisation du revenu fédéral, fondé sur les douanes et les taxes des spiritueux. Chacun des quatre Etats-provinces est dirigé par un lieutenant-gouverneur, assisté d'une législature ; et celle-ci est organisée selon les résolutions d'une assemblée constituante locale nommée à cet effet. Chaque Etat règle ainsi souverainement sa constitution ; seulement il ne doit rien prescrire non plus touchant les religions. Chaque culte reste dans le domaine de la famille et de la paroisse, sous la haute direction de ses propres autorités. Les gouvernements locaux de chaque Etat concentrent dans le département rural et la commune urbaine toutes les libertés qui n'entravent pas la légitime action des autorités proposées à l'Etat et à la Confédération. La vie privée repose sur la liberté testamentaire et la famille—souche.

La famille reste unie, stable et féconde. Elle ne demande sa prospérité qu'au travail et à la religion. Elle possède en outre la liberté religieuse, toutes les libertés de la vie privée, c'est-à-dire celles qui ne peuvent pas compromettre les intérêts publics. Enfin, les ateliers de travail, les communautés et les corporations privées, vivent dans une paix complète en respectant les prescriptions de la coutume et du catalogue. Grâce à ces institutions, les plus libres dont l'humanité ait joui jusqu'à ce jour ; grâce à la sévérité du climat, à l'absence des grandes richesses et à l'éloignement des principales voies commerciales, la foi religieuse et la paix publique se

sont mieux raffermies qu'elles ne l'ont jamais été sous le règne de l'antiquité et du moyen-âge. Malgré leur multiplicité et leur enchevêtrement, toutes les croyances vivent en paix, parce que chaque citoyen a compris que le meilleur moyen de s'assurer les bienfaits de liberté est de la défendre quand elle est attaquée chez les autres. Ces croyances acquièrent par l'émulation un haut degré de ferveur. Cependant, le prosélytisme religieux se maintient dans de justes bornes : sous ce régime, en effet, l'opinion publique se fonde sur des faits plus que sur des paroles ; et elle admet que le premier titre d'un culte à la confiance des familles, est la valeur morale qu'il donne aux croyants.

Parmi les quatre Etats-provinces de la Confédération, le Bas-Canada (l'Etat de Québec) est celui qui, par son passé comme par l'organisation présente de la famille, de la religion et de la propriété, offre les meilleurs symptômes d'une haute destinée. Etablie dès 1534 dans le bassin du St. Laurent, les émigrants, les familles —souche de la Normandie—s'y affermirent, malgré les calamités déchaînées sur eux par les désordres de la métropole, par l'antagonisme local des races européennes ou indigènes et par les rigueurs du climat. Mais après des combats héroïques, ils durent subir le honteux abandon du gouvernement de Louis XV et se soumettre à la domination anglaise. Persécutés d'abord par les jalousies de race et par l'intolérance religieuse des nouveaux gouvernements, ils profitèrent à la fin des libertés que la monarchie britannique accorda peu à peu à toutes ces colonies, et depuis lors, ils ont vu croître rapidement leur prospérité.

Le nombre des franco-canadiens, réduit à 65,000 à l'époque de la perte du Canada, en 1763, s'est élevé, en 1868 à 1,200,000. On a calculé que, en dehors d'une faible immigration, la population a constamment doublé pendant chaque période de vingt-cinq ans, par le seul effet de la fécondité des anciens colons et de leurs descendants. L'évêque catholique de Québec qui, en 1863, suffisait au gouvernement religieux des vastes territoires compris entre les bassins du Saint-Laurent et du Mississipi, ne peut aujourd'hui pourvoir qu'avec le concours de sept autres évêques aux besoins spirituels du Canada.

Aucun peuple n'a mieux mis en lumière, par sa propre histoire, les forces incomparables que l'humanité trouve dans le catholicisme quand celle-ci dispose de clercs pauvres et dévoués à leur maison. Dès l'origine, le clergé s'est mis à la tête de la colonie ; il a exploré le pays dans toutes les directions ; et, tout en préparant les succès des colons, il a travaillé à l'amélioration morale des indigènes, autant que l'on permit les rivalités des Européens.

Les prêtres séculiers, secondés souvent par les jésuites, ont dirigé toutes les entreprises de défrichement : ils ont présidé à la création des villages en joignant à leur fonction principale celles du législateur, du juge, de l'architecte et du médecin. Au milieu des souffrances provenant de la guerre, des épidémies, des famines, des désordres atmosphériques, puis de l'abandon de la mère-patrie, les clercs ont constamment soutenu les courages et conservé l'esprit national. Quand sont venus de meilleurs jours sous la domination britannique, ce sont également les clercs qui ont lié indissolublement à la langue française, l'enseignement de la religion, la culture des arts, des sciences et des lettres. Si les voyageurs français trouvent aujourd'hui hors d'Europe une province qui leur rappelle la patrie, ils doivent cette satisfaction au dévouement des clercs catholiques du Canada, et à la solide organisation des familles qui fournirent les premiers colons.

Le Canada offre maintenant aux Européens deux grands enseignements. Il montre comment les libertés du moyen-âge ont fixé, dans une ancienne colonie de Français, des aptitudes et des vertus que les tyrannies de Louis XIV et de la révolution ont depuis longtemps détruites dans la métropole. Il prouve, en second lieu, que le catholicisme conserve sa puissance, quand les clercs gardent la simplicité des premiers siècles, quand ils sont exposés aux persécutions et, tout au moins, quand ils n'ont pas le pouvoir d'opprimer les dissidents. Des passions subversives tendent aujourd'hui à expulser le chef des catholiques, malgré la volonté de son peuple de l'asile qui est acquis depuis dix-huit siècles : si cette nouvelle injustice était commise, le souverain pontife trouverait au Canada, au milieu d'une race fidèle et paisible, la protection et le respect que l'Europe lui refuse.

F. LE PLAY.

FLEURANGE.

LA VIEILLE MAISON

VI

(Suite)

—Oui ! ma belle cousine, lui-même, répondit Félix d'un ton railleur ; en vérité, je dois m'estimer heureux d'avoir enfin trouvé un sujet de conversation qui pût vous intéresser, mais je ne croyais pas en avoir l'obligation aux vieux Hansfelt !

—N'est-il pas naturel, cependant, que l'on voie avec intérêt un homme célèbre, et aussi justement célèbre que celui-là ? dit-elle en levant encore une fois les yeux sur son cousin. Mais elle les baissa aussitôt, car le regard attaché sur elle lui sembla le plus déplaisant qu'elle eût rencontré ; ce regard exprimait, à la fois, une insolente admiration et la plus complète absence de bienveillance. Elle voulut, toutefois, continuer la conversation et dit timidement :

—On ne peut nier qu'il ne soit un poète dont le nom est dans toutes les bouches et les œuvres dans toutes les mémoires.

—Quant à moi, répondit Félix Dornthal, je n'aime pas les ri-
meurs ; celui-ci en particulier, me déplaît, et son prochain départ
ne m'afflige nullement.

— Il va partir ? dit Fleurange.

— Oui. Il paraît qu'on lui offre, à la cour de ***, une place, je ne sais trop laquelle, mais qui lui permettra de satisfaire amplement son goût pour les bouquins, et, en même temps, chose nullement à dédaigner, même pour un poëte, le mettra dans une très-grande aisance ; il s'est laissé faire une douce violence, et d'ici à peu, l'honneur de le posséder dans nos murs nous sera ravi, et ravi pour toujours, à ce qu'il paraît ; car le bon prince qui nous l'enlève tient à ce qu'il ne quitte plus sa résidence.

Fleurange ne répliqua pas, ses yeux venaient de tomber sur sa cousine Hilda, placée assez près pour pouvoir entendre la conversation, sans l'être assez pour pouvoir y prendre part. Elle la vit se pencher subitement pour ramasser une fleur qui venait de tomber de sa main, et lorsqu'elle se releva, une vive rougeur colorait son visage ; ceci était naturel, vu le mouvement qu'elle venait de faire, mais ce qui l'était moins, c'était la pâleur qui y succédait peu à peu, et le tremblement de sa main lorsqu'elle essaya de porter à ses lèvres un verre d'eau.

Fleurange l'observait avec une vague inquiétude, lorsque son attention fut tout d'un coup distraite par une question que son oncle Ludwig adressait à un jeune homme placé près de Clara. Cette question amena une réponse qui ôta, pour le moment, à Fleurange toute faculté de penser à autre chose.

— Steinberg, venait de dire le professeur, regardez ma nièce, et dites-moi si vous vous souvenez de la ressemblance dont on nous a parlé.

Le jeune artiste leva les yeux et regarda Fleurange avec une attention qui jusqu'alors avait été exclusivement absorbée par sa jeune voisine.

Tout à coup il s'écria : " Oui, certes, je m'en souviens ! et je vois que le comte Georges avait raison ! voilà en vérité, devant nous, *Cordélia* elle-même ! "

Tous les yeux se tournèrent vers Fleurange, et ce fut à son tour de rougir.

Mais pourquoi avait-elle ainsi tressailli de la tête aux pieds ? Quel était le mélange d'impressions, poignantes et douces, qui s'étaient réveillées tout d'un coup à ce nom de *Cordélia* ?... Il était, sans doute, naturel qu'elle ne pût entendre nommer avec indifférence le dernier ouvrage de son père, ce tableau auquel se rattachaient tant de pénibles souvenirs. D'autre part, c'était ce même tableau qui avait remis son oncle sur ses traces, et appréciant aujourd'hui, mieux qu'auparavant, l'étendue de ce bonheur, il était

naturel peut-être que le nom de son bienfaiteur inconnu, subitement prononcée devant elle lui inspirât cette vive et inexprimable émotion, mais était-ce là tout ?...

Quoi qu'il en soit, elle demeura le reste de la soirée troublée et absorbée par la même pensée. Elle ne s'était donc pas trompée : c'était bien l'étranger qu'elle avait vu dans l'atelier, qui était possesseur du tableau, puisque non-seulement il savait qu'elle avait servi de modèle à son père, mais il disait que l'image était ressemblante,—et il s'appelait le comte Georges ! Le comte ? c'était donc un homme d'un haut rang ? Quel était son autre nom ? quel était son pays ? avait-il quitté cette ville ?

Ces questions, Fleurange aurait voulu les faire, mais un invincible embarras les arrêtait sur ses lèvres, et la soirée s'acheva sans qu'elle eut pu ramener la conversation sur ce sujet. Elle garda, de cette curiosité réveillée et imparfaitement satisfaite, une sorte de malaise qu'elle se reprocha comme un tort et une ingratitude : lorsqu'avant de s'endormir, elle se rappela tout ce qui avait marqué à jamais pour elle ce jour où, pour la première fois, elle avait célébré au milieu des siens la grande et mémorable fête de Noël.

VI

Quatre mois s'étaient écoulés.

Le printemps était venu. On était à la veille du mariage de Clara et du départ de Hansfelt, et ces deux événements préoccupaient diversement tous les habitants de la vieille maison. Fleurange appuyée sur son balcon laissait errer ses pensées à leur gré, mais cette rêverie n'était nullement mélancolique. Malgré les images qui, semblables à des apparitions qu'elle ne pouvait saisir, traversaient parfois vaguement son esprit, elle se sentait très-heureuse : l'air du printemps caressait son visage, et le soleil éclairait gaie-ment les vieux meubles de sa chambre. Elle regardait autour d'elle avec complaisance et se laissait bercer par un doux et pénétrant sentiment de bien-être. Tout d'un coup, sans aucun motif, sans que rien eût amené cette nouvelle impression, une pensée vive et poignante remplaça toutes ces riantes pensées : " Si j'avais à quitter sans retour ces lieux-ci, comme j'ai quitté tous les autres ?... " se dit-elle à demi-voix, avec une soudaine angoisse ; pendant quelques instants, elle ne put la maîtriser. Elle mit la main sur ses yeux et chercha à se débarrasser de l'espèce de cauchemar qui venait de la aisir. Elle était encore dans cette attitude lorsqu'elle entendit

sous son balcon une voix dont le son lui déplaisait plus que toute autre :

— Si j'étais poète, disait cette voix, ou si seulement je savais des vers, ce serait le cas de citer Shakespeare : *Oh ! que ne suis-je le gant qui couvre cette main !* et le reste. Souffle-moi donc, Clément ! je sais fort bien l'italien, mais fort mal l'anglais.

Ces mots s'adressaient à elle, et c'était son cousin Félix Dornthal qui lui parlait. Il était là dans le jardin, arrêté sous son balcon avec Clément. Celui-ci avait la tête baissée, mais Félix la regardait selon son habitude avec cette admiration qu'il avait affichée pour elle dès le premier jour, et qui avait été le seul ennui et le seul déplaisir qu'elle eût connu sous le toit de son oncle. Du reste, elle voyait rarement Félix. Le cercle qui se réunissait deux ou trois fois par mois dans le salon du professeur était peu du goût de son neveu, et si, depuis l'arrivée de Fleurange, il y venait plus souvent, il n'avait pas eu cependant de fréquentes occasions de lui parler, car elle les évitait avec un soin proportionné à l'aversion croissante qu'elle ressentait pour lui. Félix avait cependant tout l'agrément que peuvent donner une belle figure et l'habitude du monde, avec assez de connaissances sur plusieurs sujets pour avoir l'air instruit, et assez d'assurance et de sang-froid pour savoir amener dans la conversation l'occasion d'y briller. Il pouvait donc sembler surprenant qu'il inspirât à ce point de l'antipathie, précisément lorsque, pour la première fois, il s'efforçait sérieusement de produire une impression contraire.

La sympathie et l'antipathie sont en partie irréflechies et involontaires, et quelquefois elles sont tout à fait inexplicables. L'une et l'autre naissent sans que l'on sache comment, et plus tard, parfois, se transforment et se modifient, au point de faire oublier le premier mouvement qu'elles ont soulevé. Peut-être ne serait-il pas impossible de prouver cependant que les cœurs droits se trompent ainsi plus rarement que les autres.

Quoiqu'il en soit, et indépendamment de cette répulsion instinctive, celle de Fleurange tenait, entre autres raisons fondées, au persifflage incessant qui était l'un des traits caractéristiques de Félix, et qui semblait flétrir autour de lui toutes les pensées qui naissaient du bon cœur ou du bon esprit des autres. Le bien semblait ne pas exister pour lui, et pendant que l'on causait avec lui on cessait presque d'y croire soi-même. Il n'avait pas su discerner non plus que Fleurange était l'une de celles que l'on peut blesser par un compliment comme par une injure, et il avait fallu plus d'un éclair de ses grands yeux pour le lui faire comprendre. Enfin, lorsqu'il cessait tout d'un coup de parler, son silence était inquié-

tant, on se demandait ce qui pouvait causer cette soudaine préoccupation, et quels étaient les sombres soucis qui pesaient sur lui. Quelques-uns hochaient la tête et insinuaient que le fils unique de M. Heinrich Dornthal aurait dû se livrer avec plus de réserve à sa passion pour le jeu, et parfois le jeune homme avait reçu de son père quelques remontrances à ce sujet. Mais, comme à côté de ses travers et de ses vices, Félix avait pour les affaires commerciales une capacité remarquable, le banquier était pour lui d'une aveugle condescendance, et il disait souvent : " qu'étant parfaitement satisfait et sûr de son fils pour les choses importantes (il entendait par là celles qui appartenaient à ses aptitudes financières), il était peu inquiet du reste, et attendait patiemment l'époque où un mariage de son choix le ramènerait à une vie plus régulière."

Il faut ajouter que, depuis quelques mois, sans qu'il voulût en convenir, la santé du chef de la maison Dornthal s'était gravement altérée. Le plus grand nombre des affaires traitées par lui, jadis, l'étaient maintenant par son fils, et sa confiance ou sa faiblesse à cet égard avaient atteint un degré ignoré de tous, hormis de celui-ci qui en était l'objet. Le banquier éprouvait bien parfois à ce sujet quelques inquiétudes, causées par un retour de son ancienne prudence ; mais Félix, en une seule conversation, savait le rassurer, et il n'en demeurait qu'un désir de plus en plus vif de voir son fils marié et ramené à une vie plus conforme au sérieux des affaires qu'il menait si habilement, mais dont il fallait seulement que rien ne vînt le distraire. Il aurait désiré qu'il songeât à l'une de ses deux cousines, mais Félix ne les trouvait point à son gré et répétait souvent que ce ne serait certainement point dans les murs de la vieille maison qu'il irait chercher celle à laquelle il sacrifierait son indépendance. Toutefois, lorsque Fleurange y parut, il changea tout d'un coup d'attitude et de langage, et son admiration fort peu dissimulée avait maintenant dirigé vers elle les espérances matrimoniales du banquier.

Nous avons laissé Félix sous le balcon de sa cousine ; il tenait sa cravache à la main :

—Mettons de côté la poésie, qui n'est pas mon fait, dit il bientôt, et daignez, ma belle cousine, écouter la prière que je vais vous adresser en humble prose.

Fleurange, appuyée sur le balcon, répondit :

—J'écoute.

—Voyez quelle belle journée de printemps ! J'ai là mon cheval : ne voulez-vous pas faire seller le vôtre, et me permettre de vous accompagner à la promenade ?

Fleurange se redressa d'un air surpris, et secoua la tête sans répondre.

—Non ? dit Félix.

—Non, certainement non. D'où peut vous venir cette pensée ? et quels droits vous trouvez-vous pour être mon mentor ?

—Votre mentor ! répéta Félix en fronçant le sourcil. Je suis votre cousin, voilà tout. Clément a l'honneur de vous accompagner ainsi fort souvent et je me crois absolument les mêmes droits que lui.

—Vous vous trompez, dit Fleurange tranquillement ; Clément est mon frère, et vous ne l'êtes pas.

Le sourire habituel de Félix, un sourire à la fois insolent et malveillant, effleura ses lèvres.

—Assurément non, dit-il, c'est là un titre que je n'ambitionne nullement et auquel je suis loin de prétendre près de vous.

Fleurange rougit et ne répliqua pas, et presque aussitôt, sur un signe de ses cousines, elle quitta le balcon et descendit dans le jardin pour les rejoindre.

Clément était resté immobile pendant le dialogue précédent, la tête baissée, faisant des cercles sur le sable avec une badine qu'il tenait à la main.

—Son frère ! répéta Félix d'un ton railleur dès que Fleurange eut disparu. Allons ! ce n'est pas le cas de me fâcher. Elle le traite en enfant, cela est tout simple. C'est à toi à te plaindre, si cela ne te convient pas.

—Cela me convient, au contraire, dit Clément d'un ton décidé. J'accepte le titre qu'elle me donne, et je saurai bien, dans l'occasion, remplir les devoirs qu'il m'impose et en revendiquer les droits.

—Des droits ? lesquels ?

—Mais ne fût-ce que celui de la protéger ! Tu vois que, tout enfant que je suis, elle me l'a déjà accordé. C'en est un que je céderai jamais et que j'exercerai contre toi-même, Félix, très-volontiers, s'il le fallait.

—Sur quelle herbe avons-nous donc marché aujourd'hui, mon bel écolier ? Vous n'en dites pas si long d'ordinaire. En vérité, si vous aviez quelques années de plus, je penserais que les grands yeux gris de cette belle dédaigneuse vous ont fasciné à votre tour.

Le regard de Clément ne se détourna point ; il ne rougit ni ne se troubla.

—Félix, dit-il, je n'ai que dix-neuf ans, il est vrai, et tu en as près de dix de plus, mais j'ai sur toi un avantage qui n'ap-

partient d'ordinaire au plus jeune : tu ne me connais pas. Et moi, dit-il en le regardant en face, moi, tu le sais, je te connais bien.

A ce mot, le regard de Félix devint sombre, il se mordit les lèvres, et il allait répondre peut-être avec emportement lorsque les trois jeunes filles parurent au bout de l'allée. Félix, à leur vue, tourna le dos brusquement, et sautant sur son cheval, il disparut au grand galop en saluant légèrement de la main Julian Steinberg, qu'il rencontra à la grille du jardin.

Fleurange et ses deux cousines s'avancèrent ensemble au-devant du fiancé de Clara.

— J'arrive bien tard, dit Julian à Clara, et vous croirez sans peine que ce n'est pas ma faute. Mais j'ai été retenu par une rencontre imprévue. Le comte Georges est ici.

— Le comte Georges de Walden ! dit Clément, le même qui vint visiter la galerie il y a à peu près un an ?

— Lui-même, dit Julian, et qui nous fit voir cette belle Cordélia qui vous ressemble tant, mademoiselle, ajouta-t-il en s'adressant à Fleurange.

— Ce qui nous a valu la bonne chance de la retrouver, dit Hilda.

— Mais, dit Clara, puisqu'il l'a vue, Gabrielle, tu dois le reconnaître ?

Fleurange, étrangement surprise, émue et troublée, répondit ce pendant d'une voix assez calme :

— Je ne savais pas, avant de venir ici, qu'il fût l'acquéreur de ce tableau.

— Mais, persista Clara, tu l'as vu, pourtant ?

— Oui, une fois, sans lui parler.

— Tu dois t'en souvenir, en ce cas, car Julian prétend que sa figure est la plus remarquable qu'il ait jamais rencontrée.

— Oui, non-seulement ses traits sont beaux, dit Julian ; mais il y a dans sa physionomie, dans toute sa personne quelque chose de... de...

— De frappant et de noble, dit Clément ; oui, cela est vrai.

— Assurément, répondit Julian, mais il y a plus que cela, il y a en lui quelque chose d'extraordinaire, que sais-je ?... d'héroïque... oui ; voilà le mot, il a l'air d'un héros.

— De roman ? dit Clara.

— Non, d'histoire : si j'avais à peindre quelque guerrier célèbre, ou quelque fâcheux capitaine d'aventure, je voudrais le faire poser.

— Avec cela, il aime beaucoup les arts, dit Clément.

— Oui, dit Julian ; en vérité, il me semble doué pour tout.

— Et il va rester ici ? dit Clara.

— Non, malheureusement, car en ce cas, il eût assisté à notre mariage, mais il est forcé de se rendre sans délai à Petersbourg.

— Quoi ! il est Russe ? dit Clara.

— Non, pas tout à fait.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Cela veut-dire qu'il est Livonien ou Coulandais, je ne sais pas exactement lequel. Mais néanmoins, il est sujet de l'empereur de Russie, et ne peut badiner avec un ordre émanant de lui ; c'est ce qui l'a forcé à quitter précipitamment Florence, où il se trouvait, et l'oblige maintenant à poursuivre sa route si vite.

La conversation passa à un autre sujet : Fleurange n'en entendait plus un mot. Dès qu'elle put quitter ses cousines, elle remonta dans sa chambre et y demeura longtemps immobile et absorbée, puis elle tira de sa poche un petit portefeuille et elle y inscrivit avec soin le nom du comte Georges de *Walden*.

VII

L'éducation de Fleurange ne l'avait pas habituée à céder à ses impressions sans s'en demander aucun compte, et il était surprenant qu'elle se fût laissée aussi longtemps dominer, sans résistance, par une préoccupation vague et déraisonnable. Était-il possible, cependant, d'en imaginer une qui le fût davantage que celle dont était l'objet pour elle cet inconnu, cet étranger à peine entrevu, avec qui elle n'avait pas échangé une seule parole et qu'elle ne reverrait probablement jamais ? Depuis le jour où elle l'avait aperçu dans l'atelier de son père, c'était pour la troisième fois qu'elle entendait parler de lui, et, chaque fois, elle s'était sentie émue et troublée. Mais lorsqu'elle avait été interrogée par le docteur Leblanc, sa première émotion pouvait tenir à la surprise et surtout à la tristesse du souvenir réveillé. Puis lorsque, pendant le dîner de Noël, Julian Steinberg avait nommé le comte Georges et qu'elle s'était sentie tressaillir, elle avait attribué cette vive impression à l'intérêt assez naturel que lui inspirait le nom, ignoré jusqu'alors, de l'acquéreur du tableau qui avait joué un rôle important dans sa vie. Mais cette fois, à son vif battement de cœur, à la curiosité ardente avec laquelle elle avait écouté chacune des paroles qui venaient d'être dites, succédait une

longue rêverie qui, peu à peu, prit le caractère d'un petit accès de démence.

— Oui ! Julian avait raison ! c'est bien là sa ressemblance ! s'écria-t-elle à haute voix.

Et tous les héros dont l'histoire, la poésie ou la légende avaient peuplé son imagination, passèrent tour à tour devant elle sous les mêmes traits ; puis, comme il n'y a pas de héros sans héroïsme et d'héroïsme sans lutte et sans péril, ce fut une série de scènes terribles qui se succédèrent ensuite dans ce rêve éveillé. Combats, naufrages, entreprises désespérées, dangers de toute espèce, où apparaissait toujours le même personnage ; et, au milieu de cette fantasmagorie, elle se voyait elle-même prenant part d'une façon inexplicable et indistincte à toutes ces aventures.

Une heure tout entière se passa ainsi, et le jour commençait à tomber lorsqu'une habitude contractée dans son enfance vint changer le cours de ses pensées et la ramener à elle-même.

Le coucher du soleil, c'était en Italie l'heure de l'*Ave Maria*. Fleurange ne l'oubliait jamais, et chaque jour, à cette heure-là, une rapide prière montait de son cœur à ses lèvres.

Tous savent quelle est la puissance des associations d'idées. Tous ont éprouvé qu'un parfum, un accord, une fleur, de moindres choses encore, ont le pouvoir de réveiller une foule d'images dont le rapport avec ces choses n'est compris que par celui qui les sent revivre. Quelle naturelle et touchante pensée n'est donc point celle d'attacher un souvenir divin à cette heure qui unit le jour à la nuit ! cette heure où la lumière est à la fois ardente et mourante, cette heure du crépuscule qui fait cesser le travail et amène une inactivité propice aux longues, aux douces, parfois aux dangereuses rêveries ! Qui s'étonnera que l'étude du soir puisse, en ce cas, devenir une sauvegarde ? qui voudra dire que ce que Fleurange ressentit en ce moment ne l'a pas été mille fois par d'autres ?

Un soudain éclaircissement de la pensée, une force contre les fantômes de la terre, un élan vers le ciel, un vif retour aux impressions de son enfance, un mélange de pensées salutaires enfin, au lieu des pensées confuses et malsaines qui flottaient dans son esprit, tel fut l'effet produit en ce moment sur elle par le souvenir indissolublement attaché par elle à cette heure du soir.

Elle se leva résolument : son attitude languissante, son regard, jusqu'alors perdu dans l'espace, se transformèrent. Elle se réveilla, et ce réveil ne fut pas passager.

Qu'était-ce, en effet, que cette folie qui s'était emparée d'elle ? En s'interrogeant ainsi distinctement, la confusion lui fit monter le sang au visage. Ces vaines et absurdes rêveries, il fallait déci-

dément les combattre et les vaincre, et, d'abord, il fallait les arrêter tout court.

Elle rouvrit son petit portefeuille et commença par déchirer la page sur laquelle se trouvait le nom qu'elle venait d'inscrire, puis, sans examiner plus longtemps ses pensées, même pour se les reprocher, ce qui eût été une autre manière de les prolonger, elle s'assit à sa table et prit un volume de Dante qui s'y trouvait. C'était celui de Clément. Elle lui avait promis de marquer quelques passages du chant qu'ils avaient lu ensemble la veille et d'y ajouter plusieurs notes que sa mémoire lui rappelait. Elle se mit à l'œuvre sur-le-champ et tâcha de s'absorber dans cette occupation.

Il est souvent, on le sait, plus facile de s'abstenir d'une action que de réprimer une pensée : peut-être est-ce parce qu'il est difficile de *vouloir* l'un autant que l'autre ; mais, en ce moment, Fleurange voulait très-énergiquement remporter une victoire de ce genre, et au bout d'une demi-heure de travail et d'effort, elle crut y être parvenue.

Elle eût été encore plus sûre d'elle-même si elle avait prévu tout ce qui devait bientôt faciliter sa tâche et bannir de sa pensée, pour longtemps, les vaines illusions, les vagues rêveries et surtout les retours égoïstes et exclusifs sur elle-même.

Lorsqu'elle quitta sa table, la nuit était tout à fait venue. Elle écouta l'heure sonner et fut confuse d'être demeurée si longtemps seule dans sa chambre, lorsque, plus que jamais ce jour-là, elle aurait dû être occupée des autres. Cette soirée, en effet, était la dernière que Clara devait passer avec les siens avant son mariage. Ce jour-là se terminait, pour les habitants de la vieille maison, une phase de bonheur sans nuage. Une place allait rester vide au milieu d'eux, un visage chéri allait disparaître, un être bien-aimé allait cesser de faire partie de la vie de tous les jours. On se reverrait sans doute, mais ce ne serait plus comme avant. Le bonheur allait changer de nature pour celle qui partait, et sa mère elle-même souhaitait que ce bonheur fût tel, que jamais un regret du toit paternel ne vint le troubler. Mais en ce jour, cependant, le visage de Clara était devenu ému et grave, tandis que ses yeux passaient, avec attendrissement, de ses parents à ses frères et sœurs, et regardaient tristement les vieux murs qu'elle allait quitter. Julian fut effrayé de cette mélancolie et l'interrogea du regard avec inquiétude ; mais il se rassura lorsque Clara, souriant et pleurant à la fois, lui dit naïvement :

— Julian ! c'est vous que j'aime ! puisque demain je vais les quitter pour vous, et je le sens bien, je ne pourrai plus vous quitter pour eux ; n'est-ce point assez ?

— Non, si je ne vous vois calme et confiante, je n'oserai point jouir de mon bonheur.

— Ma confiance en vous est sans bornes.

— Et cependant vous tremblez, et vos yeux se détournent.

— C'est que le bonheur inconnu d'une vie nouvelle inquiète, et en dépit de soi, effraye. Je tremble, oui, je l'avoue ; mais je n'hésite pas ; j'ai peur, mais je veux vous suivre, et aucune crainte ne me ferait reprendre le passé ou repousser l'avenir ; car l'avenir, c'est vous !

Quelques-uns seront peut-être surpris d'apprendre que cette jeune fille, en parlant ainsi à son fiancé de leur union prochaine, exprimait, sans s'en douter, le sentiment que la mort inspire aux âmes qui savent aimer au-delà de la vie, et qui triomphant de leur faiblesse et de leur ignorance, aspirent avec ardeur, malgré leurs craintes, à l'éternelle union qui les attend.

Une de ces créatures, saintement intelligente, interrogée au déclin de sa vie, sur l'impression que produisait en elle la pensée de la mort, hésita un instant, puis répondit :

“ L'impression que produit la pensée du mariage sur une jeune fille qui aime, et néanmoins tremble, qui redoute l'union, mais qui la veut. ”

Fleurange, en quittant sa chambre, descendit dans la galerie, où elle croyait retrouver ses cousines, mais cette pièce était déserte. Les préparatifs pour le lendemain faisaient régner un désordre inusité dans cette maison habituellement si calme et si bien ordonnée.

Clara, sans doute, était chez sa mère. Mais où était Hilda ?

Ce jour, elle le savait, précédait pour elle celui d'un double et douloureux adieu ; elle se reprochait de l'avoir perdue de vue depuis si longtemps. Elle traversa la galerie et ouvrit la porte de la bibliothèque, et là elle trouva celle qu'elle cherchait. Ludwig Dornthal et Hansfelt causaient ensemble, et près d'eux Hilda, pâle, muette, immobile, écoutait, sans y prendre part, la conversation qui avait lieu devant elle.

Hansfelt parlait à son ami de son départ, et il en parlait comme un homme qui ne doit jamais revenir. Il n'était question sans doute que de leur jeunesse, de leur vieille amitié, de la fin de leur longue intimité : mais l'accent d'Hansfelt était d'une mélancolie profonde, et toutes les cordes de son âme semblaient être brisées.

Ludwig, au contraire, était fort agité, et, tout en répondant à son ami, jetait de temps à autre sur sa fille des regards attentifs et inquiets.

Fleurange s'approcha doucement d'elle. La main froide d'Hilda serra la sienne

— Tu as bien fait de venir, lui dit-elle tout bas ; je suis bien aise que tu sois là.

Fleurange n'osait lui répondre et à peine la regarder, de peur d'ajouter à son émotion, en ayant l'air de trop la comprendre.

Un écrin était ouvert sur la table, elle y jeta les yeux.

— Quel beau bracelet ! dit-elle, heureuse de trouver quelque chose à dire.

— C'est le présent de noces qu'Hansfelt vient apporter à Clara, dit le professeur.

— Oui, un présent de noces et d'adieu que Ludwig m'a permis d'offrir à l'une de ses filles, dit Handsfelt ; pour l'autre, — continua-t-il d'une voix troublée, — l'heure des cadeaux de noces viendra sans doute bientôt aussi, mais l'heure du cadeau d'adieu est déjà venue. Ludwig, en souvenir des belles années où je l'ai vu grandir et en souvenir de ce dernier jour, veux-tu me permettre de donner à Hilda la bague que voici ?...

Le professeur ne répondit rien.

Hansfelt poursuivit :

— En vérité, un départ comme le mien ressemble tellement à la mort, qu'il donne, comme elle, le droit de tout dire. Hilda, pourquoi ne vous l'avouerais-je pas devant lui maintenant ? cela ne tire pas de conséquence. Eh bien, sachez-le donc ! ce vieux poète, dont le front est plus sillonné que celui de votre père, aurait peut-être eu la folie d'oublier son âge s'il fût resté près de vous. Il est donc bon qu'il parte.

Il prit dans la sienne la main glacée de la jeune fille.

— S'il eût été plus jeune, poursuivit-il en s'efforçant de sourire, c'est un autre anneau que celui-ci qu'il eût peut-être obtenu le droit de....

Il s'arrêta épouvanté.

La pâleur d'Hilda était devenue effrayante, et sa tête se pencha sur l'épaule de Fleurange. Elle semblait prête à s'évanouir.

— Hilda ! grand Dieu !

— Eh morbleu ! Karl ! s'écria le professeur, en se levant vivement, tu me pousses à bout, à la fin ; à quoi diable te sert ton esprit ?

— Ludwig !

— Oui ! à quoi te sert-il, si tu n'as pas su t'apercevoir que tu es encore assez jeune pour que je sois obligé de te donner ma fille, sous peine de la voir mourir de chagrin ?...

—Ludwig ! répéta Hansfelt hors de lui.

—Eh ! sans doute ! je lui en veux de cette folie ; je t'en veux aussi, mais enfin, il faut bien que je vous pardonne à tous les deux, puisque... puisqu'elle t'aime, morbleu !...

—Prends garde ! prends garde ! Ludwig ! dit Hansfelt en pâissant, il y a des espoirs dont on peut mourir s'ils sont déçus !...

—Allons donc ! il ne faut pas que tu meures maintenant, ni elle non plus !... — Prenant alors tendrement dans ses bras sa fille qui rouvrait les yeux, et regardait autour d'elle avec confusion, il lui dit à voix basse :

Mon Hilda ! mon enfant ! j'y consens ; sois heureuse comme tu veux l'être, ton père te bénit ! Viens maintenant, dit-il à Fleurange, viens avec moi ; allons chercher ta tante, et laissons pendant ce temps ces deux-ci s'épliquer ensemble.

VIII.

Une fois tous les mesentendus éclaircis, tous les consentements obtenus, il fut promptement résolu que le départ d'Hansfelt serait retardé de quinze jours et qu'au bout de ce temps il partirait, mais qu'il ne partirait plus seul. La dernière soirée passée ensemble par les deux sœurs sous le toit paternel devint donc doublement mémorable. Cette soirée fut néanmoins plus calme que l'on n'aurait pu s'y attendre. Le professeur en dépit de tout ce que sa raison avait suggéré d'avance, en dépit de l'évidente sagesse de ses réflexions et de son opposition, ne pouvait regarder sa fille sans comprendre que la joie tranquille et profonde qui brillait dans ses yeux n'avait rien d'éphémère ni d'inquiétant, et le reflet de cette joie sur le front inspiré et dans le beau regard d'Hansfelt faisait involontairement comprendre le sentiment qu'il avait inspiré.

—Allons ! il faut que t'avoue que, ce soir, tu as vraiment l'air très-jeune, mon vieux Karl.

—Comment en serait-il autrement ? répondit Hansfelt, j'étais mort et je renaiss, ma vie était finie et elle recommence. Renaitre et revivre n'est-ce pas rajeunir ? n'est-ce pas mieux que cela encore pour moi ? n'est-ce pas s'élever et grandir ?... Bonheur oblige, tout comme noblesse. Que ne ferai-je pas maintenant pour mériter le mien ?

Le lendemain le soleil se leva brillant et jeta sur la jeune tête de la mariée un éclat qui fut déclaré de bon augure, ainsi que bien d'autres présages observés avec soin par la superstitieuse tendresse des amis qui l'entouraient.

La maison, on le sait, était située fort près de l'église. Le cortège s'achemina donc à pied, à la plus grande satisfaction de ceux qui en faisaient partie, ainsi que des curieux qui les regardaient passer. Clara, couronnée de myrte et vêtue de blanc, était la plus jolie mariée que l'on pût voir, mais les yeux des spectateurs s'arrêtaient cependant, avec une admiration pour le moins aussi vive, sur les deux jeunes filles qui, suivies deux à deux, de plusieurs autres, marchaient immédiatement derrière elle. Les deux premières, on le devine, c'était Hilda, dont la beauté ce jour-là était rayonnante, et Fleurange, que sa noire chevelure, et tout l'ensemble de sa personne, faisait distinguer entre toutes.

Elle aurait pu, en passant, remarquer plus d'un regard et entendre plus d'une parole faits pour satisfaire son amour-propre ; mais elle ne songeait qu'à examiner avec un naïf intérêt tous les détails de cet appareil nuptial, dont elle se trouvait entourée pour la première fois de sa vie. Ils parvinrent ainsi à l'église, où se trouvait déjà une grande foule ; et, tandis que le cortège s'approchait lentement de l'autel, Fleurange, dont les yeux erraient autour d'elle, rencontra tout à coup un bienveillant regard, accompagné d'un salut respectueux. Elle s'inclina légèrement en retour, mais sans reconnaître celui qui venait de la saluer. Qui était ce personnage, dont la figure ne lui était pas inconnue, et cette femme fraîche et jeune qui lui donnait le bras ? Elle avait déjà fait quelques pas, lorsqu'elle se souvint de sa jeune compagne de voyage et de Wilhelm, son mari, le commis de son oncle. C'était bien lui qu'elle venait de voir ; elle en était sûre maintenant et elle se retourna vivement pour les mieux regarder. Elle faisait même un pas en arrière pour se rapprocher d'eux, lorsqu'elle entendit prononcer le nom de Félix Dornthal, puis ces mots : " On dit que c'est sa future qui vient de passer là." C'était un inconnu placé près de Wilhelm qui avait parlé ; Fleurange comprit qu'il était question d'elle. Elle s'arrêta en rougissant de déplaisir, elle entendit alors la réponse de Wilhelm : " Plût au ciel que ce fût ! elle pourrait peut-être encore le sauver de..." La suite ne parvint pas jusqu'à elle, le mouvement de la foule les ayant séparés. Elle ne vit plus ni Wilhelm, ni sa femme et, pour le moment, elle ne pensa plus à cet incident.

La cérémonie, le retour, le repas de noces, tout se passa avec une joyeuse simplicité. Le repas terminé, Clara ôta sa couronne de myrte et en distribua les branches à ses jeunes compagnes, leur souhaitant à toutes de trouver comme elle, chacune à leur tour un bon mari qui leur promit un bonheur égale au sien.

— A ton tour, Gabrielle ! dit Hilda, tandis que Fleurance plaçait la branche de myrte dans sa ceinture.

— Le jour de porter cette couronne viendra bientôt pour toi aussi.

Fleurance secoua la tête et répondit avec une gravité dont elle n'aurait su elle-même rendre compte.

— Jamais, non jamais, ce jour-là ne viendra pour moi.

— Pourquoi dis-tu cela ? dit Hilda étonnée.

— Je n'en sais rien. Et elle se mit à rire.

Une heure après, elle s'aperçut que la branche de myrte était tombée de sa ceinture. Elle la chercha, car ses cousines lui avaient recommandé de la porter jusqu'à la fin de la soirée, mais elle ne put la retrouver.

L'usage était bien oncore à cette époque de terminer par une fête le jour où une noce avait eu lieu dans une famille ; mais un sentiment délicat interdisait aux nouveaux époux d'y prendre part, leur bonheur étant regardé comme trop profond, trop intime pour pouvoir s'associer en ce jour à la gaieté bruyante d'une fête. Cette gaieté était ici franche, naturelle, communicative et entièrement exempte de l'ingrédient qui trop souvent se mêle à celle du monde et le corrompt : ingrédient triste et maudit qui inspire ces plaisanteries, à bon droit nommées mauvaises, dont l'effet est de provoquer à la fois la rougeur et le rire et de faire naître une gaieté aussi différente de l'autre que le ricanement des démons est différent du sourire des anges !

Cette gaieté-là ne vint pas profaner par une seule parole, par un seul regard ou par un seul sourire la fin de ce jour où s'étaient célébrées des noces chrétiennes.

Félix Dornthal lui-même avait semblé aujourd'hui moins railleur que d'ordinaire. Depuis le matin il avait même été grave, sombre et distrait au point de se faire remarquer à l'église, où il était arrivé tard et au repas de noces, où, chargé de proposer la santé des mariés, il s'était acquitté de ce devoir avec aisance, pour retomber ensuite dans une taciturnité complète. Sans doute les fêtes de famille étaient fort peu de son goût et peut-être était-ce l'ennui qui revêtait chez lui cet aspect. Telle avait été du moins la supposition de ces cousines qui, après l'avoir déclaré maussade, ne s'étaient plus occupées de lui. Il avait disparu d'ailleurs à la fin du repas et maintenant, dans cette vaste assemblée, lui seul manquait encore. Son absence, remarquée par quelques personnes, causait surtout une vive impatience à son père, qui, plus que jamais, en ce jour, avait ressenti l'ardent désir d'assister, avant de mourir, au mariage de son fils.

Depuis que la maladie lui avait donné, avant l'âge, l'irritation de la vieillesse, Heinrich Dornthal ne supportait plus la contrariété.

— Où peut-il être ? répéta-t-il pour la dixième fois en s'adressant à son voisin, dont le regard fixé sur la porte semblait partager l'attente inquiète du banquier.

Fleurange passait en ce moment devant eux : elle s'arrêta. C'était bien encore Wilhelm Muller qui était là près de son oncle, cette fois elle le reconnut sur-le-champ, et avec la grâce naturelle qui donnait du charme à tous ces mouvements, elle s'approcha du commis et renouvela connaissance avec lui. Quelques paroles lui avait bientôt appris qu'il avait été absent, que sa femme était guérie, qu'elle se souvenait toujours de Fleurange, et Fleurange à son tour renvoya à celle-ci d'affectueuses paroles; puis elle passa, tandis que son oncle en la regardant sentait redoubler le regret qu'elle était aussi loin de deviner que de partager !

Le piano était ouvert. On avait déjà exécuté avec grand succès plusieurs morceaux de musique, lorsque toute la partie juvénile de l'assemblée fut prise, comme d'un commun accord, de ce désir de danser qui se communique très-vite de l'un à l'autre et qui est souvent dans la jeunesse une sorte de manifestation nécessaire de la gaieté intérieure. Tout le monde est musicien en Allemagne. Clément l'était plus qu'un autre. Il comprit promptement le sentiment général et saisit son violon. Hilda se mit au piano. Hansfelt s'était placé près d'elle, et la gaieté qu'elle partageait avec tous, ce soir-là, ne lui inspirait pas, comme à eux, le désir de quitter sa place. Elle était donc dans la meilleure disposition possible pour s'acquitter au mieux du rôle que, d'un regard, lui avait assigné Clément dans cet orchestre improvisé. Le frère et la sœur commencèrent ensemble une valse, et ils la jouèrent avec ce talent, cette mesure, cette verve particulière, qui n'appartiennent, comme la valse elle-même, qu'à la nation allemande. En un instant, ce fut une animation universelle.

Fleurange avait parfois dansé avec ses cousins et cousines pendant leurs soirées d'hiver, mais jamais comme aujourd'hui elle n'avait subi cette espèce d'effet contagieux produit par la gaieté, le bruit, l'entraînement général. Elle se leva involontairement avec un vif désir d'en prendre sa part. Dans le même moment, elle entendit près d'elle ces mots : " Voulez-vous bien m'accorder cette valse ? " et cette offre répondait si bien à son désir du moment, qu'elle avait dit oui et avait déjà quitté sa place avant de s'être rendu compte que c'était Félix qui était son danseur. Ils firent deux fois le tour de la chambre ; le pauvre Heinrich Dornthal les

vit passer et poussa une acclamation joyeuse. Ce fut la dernière qu'un sentiment d'espoir ou de joie paternelle dût lui arracher en ce monde !

Félix ramena Fleurange à sa place ; elle s'arrêta hors d'haleine, pâle et troublée. Félix, en valsant, venait de dire des paroles qu'elle aurait voulu qu'il n'eût jamais proférées.

A peine assise, son premier mouvement fut de se lever pour quitter la place où il se trouvait près d'elle, et la chambre où il était, mais elle ne le put : la main de Félix, posée sur la sienne, l'obligea à se rasseoir. Alors Fleurange surmonta son trouble ; elle comprit que l'heure était venue d'être ferme, calme et décidée : la chose n'est difficile que lorsque le cœur et la volonté ne sont pas parfaitement d'accord. Ici cette contradiction n'existait pas et Fleurange attendit presque avec sang-froid ce que son cousin allait dire.

Je vous demande une parole, Gabrielle, dit Félix avec plus d'émotion et de respect que de coutume ; une parole, et, si vous m'avez compris, une réponse.

—Je vous ai entendu, dit Fleurange.

—Et compris ?

—Oui... avec regret, Félix.

—Répondez-moi clairement, Gabrielle, avez-vous compris que je vous aime ?

Fleurange rougit et ne répondit pas.

—Que je vous aime assez pour que mon bonheur, mon avenir, ma vie soient entre vos mains ? continua-t-il avec véhémence. Et ceci est vrai, vrai à la lettre.

Fleurange fronça le sourcil.

—Est-ce peur que vous voulez me faire ? dit-elle froidement, et levant sur lui ses grands yeux.

—Non, je vous ai dit la vérité sans penser que je pourrais vous effrayer ; — mais, puisque vous me faites cette question, voici une réponse sincère : Dites-moi que vous acceptez ma main, dites-moi cela avec peur ou avec joie, avec crainte ou avec amour, je serai satisfait et je ne vous en demande pas davantage !

—Ainsi, dit lentement Fleurange, que je vous estime ou vous méprise, que je vous aime ou vous déteste, cela vous est égal ?...

—Aucune femme ne déteste à jamais un homme qui veut se faire aimer d'elle, lorsque cet homme est son mari, qu'il pourrait être son maître, et qu'il veut être son esclave.

—Il y a bien de la fatuité dans votre humilité, Félix, mais vous êtes franc, et je veux l'être aussi — Jamais, entendez-le bien, jamais je ne serai votre femme !

Félix pâlit, et sa physionomie prit une expression effrayante.

—Pensez-y, Gabrielle, dit-il, pensez-y encore. Mais, auparavant, écoutez-moi, je vais vous dire une chose qui vous touchera peut-être plus qu'une menace et qu'une déclaration !

Il s'arrêta un instant, puis il dit :

—Si vous voyiez un homme au bord d'un abîme, lui tendriez-vous la main pour empêcher sa chute ?

—Qu'est-ce à dire ? dit Fleurange émue malgré elle, et se souvenant tout à coup de la parole qu'elle avait entendue le matin à l'église.

—Je vous demande si vous tendriez votre main à un homme dans ce péril ?

Il avait trouvé, en effet, le moyen de la faire hésiter, mais ce ne fut qu'un moment.

—Nous parlons au figuré, je suppose, dit-elle enfin, et c'est d'un péril de l'âme dont il s'agit, n'est-ce pas ?

—D'un péril de l'âme, oui, répondit Félix avec son amer sourire.

—Eh bien, je vous réponds qu'en ce genre de péril, je ne puis sauver personne en me perdant moi-même.

Félix se leva.

—Et voilà décidément votre dernier mot ?

—Oui, Félix, sans hésitation, mais non sans chagrin, si ce mot vous afflige.

La réponse fut un bruyant éclat de rire qui glaça Fleurange.

Elle regarda son cousin ; il n'y avait plus ni respect, ni tristesse, ni émotion comme tout à l'heure, dans son regard. — Sa physionomie avait repris son expression habituelle de froide raillerie et d'orgueilleuse assurance.

—Je vous remercie de votre franchise, ma cousine. Vous avez là une qualité que je vous engage à conserver ; elle nuit bien un peu au charme dont vous êtes douée, mais elle vous préservera de quelques-uns des périls auxquels ces beaux yeux vous exposent. Adieu.

—Félix, donnez-moi la main sans rancune, dit doucement Fleurange.

—De la rancune ? répondit Félix, oh ! soyez tranquille, je suis beau joueur et sais mieux que personne faire bonne mine à mauvais jeu. D'ailleurs, on n'est pas toujours et en tout malheureux. Certaines défaites sont, dit-on, des gages de victoire. Allons, Gabrielle, n'y pensons plus, donnez-moi la main et souhaitez-moi bonne chance !

Avant que Fleurange pût lui répondre, il était parti.

Ce dialogue, avait été si rapide que la valse durait encore ; le bruit, le mouvement, la musique ajoutaient à l'agitation de Fleu-

range et lui donnaient une sorte de vertige. Elle se leva pour gagner à la fenêtre ouverte, près de laquelle était placé le piano.

En ce moment, la musique s'arrêta; chacun reprit sa place. Fleurange se trouva presque seul près de Clément.

Il la regarda et déposa vivement le violon qu'il tenait encore à la main.

— Vous êtes très-pâle, êtes-vous souffrante ?

— Non, non, laissez moi passer, je veux seulement respirer l'air un instant.

Clément jeta un regard rapide autour de la chambre, puis il la suivit dans le jardin.

— Vous dansiez à l'instant, di-il.

— Oui j'ai dansé et j'ai eu tort.

— Votre danseur vous a quittée avant même que la valse fût finie ?

— Oui.

Clément résta pensif quelques minutes.

— Gabrielle, dit-il enfin, pardonnez-moi si je suis indiscret, mais je voudrais oser vous faire une question.

— Quel préambule ! n'est-il pas convenu que nous nous disons tout sans compliment, nous deux.

— Eh bien, voulez-vous me dire pourquoi Félix est parti ?

— Oui, Clément, et cela va vous surprendre, je crois : il m'a demandé si je voulais l'épouser. Qu'en dites-vous ?

— Et vous lui avez répondu ?

— Assurément, je lui ai dit *non* sans hésiter.

Clément fit un si vif mouvement, que Fleurange le regarda avec surprise. Elle vit alors sur son visage l'expression de la joie qu'il n'avait pu réprimer.

— Allons, dit-elle, voilà un cousin que nous n'aimons guère plus l'un que l'autre ; vous êtes ravi de son chagrin, à ce que je vois.

— Ravi, non ; fût-il mon pire ennemi, je le plaindrais dans ce moment-ci ; mais je suis bien aise de... bien aise que... Clément hésita contre son habitude, qui était d'aller droit au fait.— Je suis bien aise, dit-il enfin, d'une décision qui me permet de ne plus jamais vous parler de lui.

— Qu'auriez vous fait si j'avais dit oui ?

— Ce que je suis heureux de n'avoir pas à faire. Ainsi n'en parlons plus.

— Voilà que vous parlez en énigme à votre tour.

— Non, on parle en énigme quand on veut être deviné, et moi, je vous prie d'oublier ce que je viens de vous dire.

Nous ne savons trop ce que Fleurange allait répliquer, car ce langage de Clément, un peu moins simple qu'à l'ordinaire, avait pour effet de l'impatienter, mais, en ce moment, elle remarqua une branche de myrthe qu'il portait à sa boutonnière.

— Quoi ! à vous aussi du myrte ? dit-elle, je crois que ce n'était pendant cette journée que la parure des jeunes filles.

Clément rougit et ôta vivement la branche de sa boutonnière :

— C'est la votre, Gabrielle, pardonnez-moi, je l'ai vu tomber de votre ceinture, et je l'ai ramassée.

— La mienne, en vérité !

— Oui, tenez, reprenez-là, à moins, dit-il en hésitant un peu, que vous ne consentiez maintenant à me la donner.

— Oui, Clément, j'y consens très-volontiers, gardez-la en souvenir de moi. C'est un bon présage, dit-on, qui vous promet une belle fiancée lorsque le jour en sera venu.

Clément remit la branche à sa boutonnière en disant gravement :

— Jamais, non jamais, ce jour-là ne viendra pour moi.

— *Jamais, non jamais !...* Oh ! que c'est étrange ! s'écria Fleurange d'un ton qui surprit Clément.

— Quoi !

— Rien.

Ce qui lui paraissait étrange, c'était que Clément, à propos de cette même branche de myrte, et sans s'en douter, eût dit précisément ce qu'elle avait dit elle-même quelques heures auparavant.

En somme, cette soirée, si joyeuse à son début, s'était achevée pour elle d'une manière pénible. Elle remonta dans sa chambre moins gaie qu'elle ne l'avait quittée, mais avec la satisfaction de sentir du moins que, depuis la veille, elle n'avait eu aucune peine à tenir éloignée de son esprit la fantastique image du comte Georges.

Mme CRAVEN.

(A Continuer.)

CHRONIQUE DU MOIS.

L'importance prise par l'affaire de l'*Alabama*, au sujet des réclamations indirectes présentées au Tribunal de Genève, par le Gouvernement des Etats-Unis, a donné lieu dans la Presse à toute espèce de commentaires, et a provoqué de la part des deux Gouvernements, Anglais et Américain, un échange de notes diplomatiques dont nous ne connaissons pas encore le dernier mot.

Un journal de Belgique, le *Nord* de Bruxelles, prétend expliquer de la manière suivante, l'origine des réclamations indirectes du Gouvernement Américain. Le revirement du Cabinet de Washington serait venu, d'après le *Nord*, de ce qu'il se serait aperçu que les dommages directs causés par l'*Alabama* ne dépasseraient pas le chiffre de sept millions de dollars, tandis que les réclamations anglaises pour les marchandises détruites dans le Sud par les troupes du Nord et appartenant à des sujets britanniques ne montaient à rien moins qu'à vingt millions de dollars. "Le désappointement des Américains, transformés de créanciers en débiteurs, se conçoit aisément, dit le *Nord*, c'est probablement pour éviter cette intervention imprévue de rôles et ne pas donner prise au mécontentement assez naturel du peuple américain que, les délégués du Gouvernement des Etats-Unis auprès du Tribunal Arbitral, ont reçu pour instruction de ressusciter la prétention relative aux dommages indirects."

De son côté, un journal français, la *Liberté*, de Paris, corrobore en partie cette interprétation du *Nord*, par une correspondance de Washington, dans laquelle il est dit : " M. Grant et ses amis, auraient, eux aussi, leur pensée secrète. D'après la teneur du traité

et toute la latitude laissée aux arbitres, il est peu probable que ceux-ci pussent prononcer leur sentence d'arbitrage avant l'époque de l'élection présidentielle. Que la Grande Bretagne oppose un refus absolu aux dernières réclamations, le traité n'a plus sa raison d'être et l'annexion des Canadas serait remise sur le tapis électoral."

Ceci nous remet en mémoire, l'anecdote des deux cochers italiens qui conduisaient deux anglais à travers les rues d'une capitale. Comme ils couraient dans une direction opposée, ils finirent par se rencontrer et par s'accrocher. L'un crie à l'autre de le débarrasser, celui-ci l'accuse d'en être la cause et de paroles en paroles, ils finissent par se menacer du fouet et à rosser chacun, son anglais. Les deux insulaires voyant qu'ils étaient la victime de la querelle de leurs cochers, sortirent précipitamment des voitures, en protestant contre un procédé aussi étrange et continuèrent leur route à pied, en maudissant les cochers italiens.

Qui nous dit, qu'il ne doit pas en arriver autant à la Confédération Canadienne?

Le grand événement du mois a été pour nous, l'ouverture du parlement fédéral. Le discours du trône a déjà été reproduit par toute la presse et si l'on en juge par les commentaires, ce discours ne paraît pas avoir répondu à l'attente de nos spéculateurs politiques. Cette dernière session de notre premier parlement fédéral paraît offrir un champ libre aux partis qui se disputent le pouvoir et l'opposition entend faire parler d'elle. En cela elle aura l'avantage sur une certaine Académie de Province qui se ventait bien fort d'être la sœur aînée de la Grande Académie française. Une très excellente sœur, répétait un des quarante immortels, et qui fait peu parler d'elle.

On avait hâte de savoir en particulier quelle position était faite au Canada par le traité de Washington au sujet de nos pêcheries et de nos réclamations *indirectes*. D'après un article de la Gazette de Montréal, qui passe pour être un des organes ministériels les mieux informés, (et d'ailleurs le cabinet d'Ottawa vient de se rendre aux désirs des Chambres en produisant la Correspondance qui a été échangée avec la Métropole,) le Cabinet d'Ottawa n'aurait pas été indifférent aux intérêts canadiens pendant les négociations du Traité. Voici ce que dit la Gazette au sujet de la Correspondance échangée entre les deux gouvernements impérial et canadien à propos du Traité de Washington et des pêcheries.

" Nous avons raison de croire que, la Correspondance fera connaître que le Gouvernement de la Puissance notifia dès le commencement, le Gouvernement Impérial que le Canada ne

consentira à aucun abandon des pêcheries sans avoir obtenu en premier lieu, son consentement et que le Cabinet Anglais a répondu que telle intention n'avait jamais été partagée par le Gouvernement de sa Majesté. Nous croyons de plus savoir que pendant les négociations du Traité de Washington, notre Cabinet insista pour que les réclamations canadiennes au sujet des invasions féniennes fussent incluses dans le Traité et que des avantages commerciaux devaient être donnés en retour de l'usage temporaire de nos pêcheries. Tandis que les négociations marchaient sans donner aucun résultat à ces vues, notre Gouvernement fit une forte remontrance ; mais après la conclusion du Traité, un appel a été fait par le Gouvernement Anglais au Gouvernement Canadien pour l'engager à accepter le traité dans l'intérêt de l'Empire et de permettre aux Américains de pêcher dans les eaux canadiennes. Notre gouvernement refusa d'accéder à cette dernière demande et mis sur record sa désapprobation des termes du Traité pour ce qui regarde les pêcheries et les réclamations pour les invasions féniennes. La correspondance fut continuée à ce sujet et dans l'éventualité, une proposition fut faite par le Gouvernement Canadien savoir que, en liquidation des réclamations féniennes contre la Grande-Bretagne, et pour rencontrer son désir le plus anxieux, il consentirait à soumettre le Traité à la considération favorable du parlement canadien moyennant que le gouvernement anglais garantirait un emprunt canadien au montant de quatre millions de louis sterling, qui serait appliqué à la construction du grand chemin de fer canadien du Pacifique et à l'extension de notre système de canaux. Le Cabinet anglais dans sa réponse, offrit la garantie de deux millions cinq cent mille louis sterling et le Gouvernement canadien accepta cette contre proposition.

Notre politique intérieure offre encore beaucoup d'intérêt, si nous nous en rapportons au programme ministériel tracé dans le discours du trône. Le commerce, l'industrie, l'agriculture et l'émigration sont les questions à l'ordre du jour et les débats qui vont s'engager, nous diront si l'effet de ces excellentes mesures, franchira jamais l'enceinte parlementaire, pour le plus grand bien du pays.

Le résultat du dernier recensement de la Puissance du Canada, nous est encore inconnu dans ses détails. Afin de mettre nos lecteurs au courant des causes qui retardent sa publication, nous empruntons du *Times* d'Ottawa des remarques pleines d'actualité et de bon sens qui viennent d'être publiées dans un écrit récent de notre distingué collaborateur, M. J. C. Taché, Chef du bureau des Statistiques et de l'Agriculture, sur le recensement du Canada de

1871. Nous croyons sincèrement que ces remarques qui ont été provoquées par un écrivain anglais de mérite, M Harvey, dans le "Canadian Monthly de Toronto" du mois de février dernier, auront pour effet de faire disparaître bien des griefs que le public soulève à tort ou à raison, contre la validité du recensement de la dernière décade.

LE RECENSEMENT DU CANADA, 1871

Remarques sur un écrit publié par M. Harvey dans le Numéro de Février du "Canadian Monthly."

"Un statisticien distingué, M. Block, a dit : Une statistique dressée sans autre préoccupation que la vérité n'est pas celle qui échappe le mieux aux reproches." Les fonctionnaires engagés dans les travaux statistiques du recensement de 1871 ont pu, par expérience, se convaincre de l'exactitude de la réflexion de M. Block, laquelle dans son honnêteté ne manque pas d'être quelque peu humiliante.

"M. Harvey, auquel je répons en ce moment, ne peut trouver à redire que je le refute et que je prenne, de là, occasion de relever quelques unes des nombreuses erreurs dont se composent les attaques faites contre le Recensement. Longtemps à l'avance, avant même que le système suivi n'eut été adopté, certains journaux prédisaient que le tout serait mal fait et les résultats incorrects. Cela venait de l'appréhension intuitive où l'on était que le recensement viendrait mettre à néant les calculs imaginaires sur lesquels on s'était basé pour établir des arguments et des conceptions impossibles. L'extravagance de ces calculs en était venue au point que quelques-uns estimaient la population probable du Canada, en 1870, au chiffre précis de 4,707,751, lequel chiffre certains autres déclaraient "plutôt au-dessous qu'au dessus de la réalité." M. Harvey, de son côté, prédisait, une population de quatre millions et un quart pour les quatre premières provinces de la Confédération.

"Il devenait pénible, pour les prophètes et leurs adhérents, d'admettre que ces calculs et ces brillantes promesses d'une augmentation extraordinaire de population, dont on avait encombré les gazettes, les revues et les almanacs, ne s'étaient pas réalisés ; de même qu'il est pénible pour un homme d'affaire trop confiant de découvrir que ses spéculations n'ont point été aussi profitables qu'il s'y attendait. Il n'en est pas pour cela moins important pour un

pays que pour un négociant de connaître la vérité et il serait dangereux, pour l'un et pour l'autre, de se faire illusion sur des matières de cette importance.

“ Le même genre de déception s'était produit aux Etats-Unis; des calculs enchanteurs y promettaient une population de 45 et même de 50,000,000; grand fut leur désappointement, quand le Recensement vint établir le fait que cette population n'atteignait pas tout-à-fait le chiffre de 39,000,000. Nos voisins ont heureusement eu le bon esprit de recevoir avec dignité l'annonce de cette vérité malencontreuse. En répondant à l'article bien écrit, et sans aucun doute très goûté par beaucoup de personnes, de M. Harvey, je me trouve du côté impopulaire de la question: mais comme je suis sûr d'être, en même temps, du côté de la vérité, je me propose de la défendre quand même. Je citerai aussi abondamment que possible mon savant adversaire et je tâcherai d'être très court.

M. Harvey commence sa critique du Recensement de 1871 par les mots suivants :

“ Le recensement de 1861 donnait au Haut Canada, au Bas-Canada, au Nouveau-Brunswick, et à la Nouvelle Ecosse environ trois millions d'habitants, et si ces provinces avaient continué d'augmenter jusqu'en 1871 dans la proportion signalée pour les dix années précédentes, elles compteraient maintenant quatre millions et un quart au lieu d'un peu moins de trois millions et demi. La différence entre le chiffre anticipé et celui du Recensement est grave et le public nie l'exactitude du Recensement avec autant de persistance que les fonctionnaires en mettent à la défendre. Il ne s'en suit pas de ce que les prévisions n'ont point été confirmées que les fonctionnaires se trompent.”

“ Je réponds qu'établir le chiffre de la population d'un pays n'est point une question de prévision, d'anticipation, d'induction, de comparaison, ou de progression géométriques, mais une question de *preuve* à obtenir sur place, par le témoignage sous serment de témoins se transportant de leur personne, de maison en maison, enrégistrant successivement, nom par nom et un par un, tous les individus qui composent cette population, et de nulle autre manière. Ce n'est point une affaire d'argumentation mais essentiellement une *question de fait*.

“ L'augmentation de la population d'un jeune pays, encore en pleine colonisation, et traversé par des courants migratoires ne saurait se déduire d'une période à une autre par des calculs de progressions. La population du Haut Canada était de 465,357 en 1841 [fin d'année] ainsi que donnée par le recensement alors fait;

cette population était de 957,004 en 1851 (fin d'année) et de 1,396,091 en 1861 (fin de 1860), ce qui établit une augmentation totale de 104 par cent pour une décade, et seulement de 46 par cent pour la période immédiatement voisine. Toutefois, comme la seconde période ne fut en réalité composée que de neuf années, il est plus correct de dire que l'augmentation annuelle de la première période a été 7,42 et l'augmentation de la seconde période de 4,34.

“Cet exemple démontre l'inexactitude de tous ces calculs, fondés sur une simple progression géométrique, faits en vue de prédire un événement encore caché sous les voiles de l'avenir et soumis aux chances des causes variées et nombreuses, telles que l'action de la densité, l'influence des migrations, &c., &c., toutes causes qui n'obéissent point aux lois des mathématiques.

“Conséquemment, *“la différence entre le chiffre anticipé et celui du Recensement”* est tout simplement la différence qui existe entre des calculs trompeurs et un fait numérique constaté.

“M. Harvey un peu plus loin, dit :

“Le recensement de 1861 fut pris en un jour; et la *population de fait*, c'est-à-dire la population alors et là présente fut assignée à chaque maison, village, comté et ville.,,

“Voici ce qu'on affirme, ce qu'on répète, et ce qu'on présente comme un argument, suffisant, tout irrationnel qu'il soit, pour tromper la partie mal disposée du Public. Quels sont les faits? Le Recensement de 1861 ne fut pas pris en un jour, ni dans deux semaines, mais au contraire, bien que moins considérable que le Recensement de 1871, ne fut pas plus promptement exécuté. Il ne fut pas pris d'après un des deux systèmes de la *population de droit* ou de la *population de fait*, mais en dehors de tout système. On y enrégistra tous les présents et tous les absents de chaque famille, faisant double emploi de toute la population flottante des voyageurs, écoliers, internes des institutions publiques, forestiers, &c., lesquels furent comptés deux fois, en premier lieu à l'endroit de leur présence actuelle et en second lieu comme membres de la famille au domicile ordinaire; le tout avec addition des étrangers accidentellement présents en quelque endroit que ce fut du pays. Que le recensement de 1861 donne un chiffre exagéré de la population est chose qui n'a jamais fait doute pour ceux qui ont eu l'occasion d'étudier les procédés de ce recensement, pour la simple raison que la preuve du double emploi existe à la face du document et de la manière la plus claire. La même exagération avait eu lieu et de la même manière dans l'exécution du Recensement de 1851. Il résulte que l'énorme augmentation signalée plus haut pour la période 1841-51 (bien que considérablement supérieure en réalité

à celle de la période suivante) contient une erreur importante et que la différence en moins dans l'augmentation de la décade 1861-71 (bien que très considérable en réalité) n'est pas cependant aussi considérable qu'elle apparaît par la comparaison des résultats des deux derniers recensements.

"M. Harvey se livre à une critique quelque peu risquée des systèmes à suivre dans l'exécution du Recensement : il représente le système de la *population de droit* comme une conséquence de la "jurisprudence Romaine qui mystifie le plaideur trop confiant" et le système de la *population de fait* comme se rattachant à la "loi commune et à tout ce qu'il y a de plus pratique !" De tout cela M. Harvey conclut que le premier de ces systèmes convient aux "*peuples latins*" mais est étranger aux *Teutons*. Mon intention n'est point de m'occuper de discussions d'une nature aussi transcendante, désirant plutôt me restreindre aux questions de fait et aux arguments qui en découlent ; les faits sont que la distinction de race indiquée comme partageant ces deux systèmes entre divers peuples n'existe pas. Il y a des peuples latins qui ont conservé le système traditionnel de la *population de droit* et il y a des peuples latins qui ont adopté le système comparativement récent de la *population de fait* ; il en est de même pour le peuple de race teuton. Deux exemples suffiront pour démontrer l'erreur dans laquelle est tombé M. Harvey, justement pour s'être contenté de l'usage exclusif et de l'abus de la méthode inductive par rapport à des questions purement de fait. Le pays latin le plus considérable, la France, a depuis quelques temps adopté le système de la *population de fait* dans l'énumération quinquennale de sa population. Le pays anglais le plus considérable, sous le rapport de la population et du territoire, la République des États-Unis fait usage du système de la *population de droit* : sur ce point le Manuel américain contenant les instructions pour le Recensement de 1870, est à peu près semblable à notre Manuel de 1871.

"J'espère que pour l'avenir M. Harvey demeurera convaincu que l'adoption du système de *droit* en Canada n'a rien à faire avec le double effet que M. Dunkin "est un avocat de Québec versé dans la connaissance du droit Romain," et que "M. Taché est un Canadien-Français pur sang."

"M. Harvey dit ailleurs :

"La plupart des énumérations municipales dont les chiffres sont connus démontrent que le chiffre du Recensement n'atteint pas celui de la population, comme on avait tout lieu de s'y attendre de l'application du système de la *population de droit*, mis en œuvre par des gens non exercés."

“ Sans donner à ces prétendus contrôles plus d'importance qu'ils n'en ont, étant des opérations inférieures de tous points à un Recensement régulier, tels qu'ils sont, cependant, ils vont à démontrer le contraire de ce que M. Havey prétend. Les énumérations municipales d'Ontario (il ne s'en fait point dans les autres provinces) faites, quelques semaines avant le jour au quel se rapporte le Recensement, indique des chiffres moindre que ceux du Recensement, et dans presque tous les cas, cet écart en moins est comparativement considérable. Du grand nombre que j'ai moi même examiné il n'y a, à ce fait général, qu'une seule exception, s'élevant au chiffre insignifiant de moins de un par cent, et cela pour une toute petite localité.

“ Jusqu'ici je n'ai entendu parler que de deux énumérations faites depuis la publication des chiffres du Recensement, énumérations entreprises et exécutées avec l'idée préconçue de révoquer en doute l'exactitude du Recensement, et dans le but avoué de le trouver en défaut. Dans Ontario la ville de Ste. Marie, où s'est fait l'un de ces deux prétendus dénombremments, est venue confirmer l'exactitude du dénombrement officiel, d'autant que le chiffre du Recensement portait la population de cette localité à 3,120 habitants, et que “ *l'énumération spéciale*,” faite neuf mois après lui en accorde 3,179. Dans la province de Québec, la ville frontière de St Jean a aussi exécuté une de ces énumérations, faite sans noms ni aucun autre moyen de contrôle, laquelle a découvert plusieurs centaines d'habitants de plus que le Recensement n'en avait trouvé, sur une population de 3,022 ; preuve évidente que le zèle local s'est surfait en cette occasion, et que pour vouloir trop prouver on n'a rien prouvé du tout.

“ Je le répète, il n'y a aucune garantie dans ces prétendus contrôles et dans ces sortes d'énumérations exécutées par des agents non légalement responsables, soumis aux influences des sections, opérant sur une population, dans le moment mue par l'esprit de localité et se croyant tenue, coûte que coûte, de dépasser le chiffre connu du Recensement. Il est clair que les chances d'obtenir un dénombrement exact sous de pareils circonstances sont des chances tout-à-fait illusoirs. La saine raison dit de suite que toutes les conditions manquent ici, qui sont nécessaires toujours en matières de preuve. Il faudrait trouver un personnel municipal et une population tout-à-fait exempts des faiblesses humaines pour compter leur voir conserver le calme de l'esprit et la délicatesse de conscience sous une pareille pression, en l'absence des précautions nécessitées par la nature même du travail à faire. A part cela, il est admis. que toute énumération qui ne comprend point l'enrégis-

trement *nom par nom de tous les individus* qui composent une population est une opération statistique suspecte en tout état de cause, attendu que ce mode, qui ouvre la porte à toutes les erreurs, rend très difficiles si pas impossibles, les procédés de vérification.

“ Depuis que ce qui précède à -paru, la métropole commerciale du Canada, Montréal, à procédé à l'exécution d'un dénombrement, à l'exemple des villes de Ste. Marie et de St. Jean. Le résultat paraît-il sur les journaux, serait un chiffre de 118,000. Le Recensement a constaté que Montréal possédait au 2 avril dernier 107,225 habitants domiciliés. L'addition municipale, venant environ un an après, accuserait donc un écart d'a peu près 8,000; chiffre évidemment composé de tous les doubles emplois et des erreurs d'exagération immanquables quand on fait, avec zèle et simultanément, usage des systèmes *de droit et de fait* dans le but indéniable de grossir le chiffre de la population de sa localité. Certains journaux comptaient tellement là-dessus qu'ils avaient annoncé des chiffres en allant de 130,000 à 160,000.

“ M. Harvey dit autre part :

“ La Nouvelle Ecosse est depuis quelques années en possession de registres de l'état civil plus ou moins corrects, et le fonctionnaire qui est chargé de l'enregistrement des mouvements de population a fait partie du personnel du Recensement. Il résulte que cette province a été l'objet de l'énumération la plus complète et y a par conséquent gagné. Les autres provinces ont été privées de ce grand avantage.”

“ Voici, bien sûr, une explication très ingénieuse et une théorie joliment imaginée, pour rendre compte du fait de l'augmentation proportionnelle plus grande que le Recensement signale dans la Nouvelle Ecosse; mais les faits viennent encore ici contredire l'argument et rien n'est roide comme un fait.

“ Le système d'enregistrement des mouvements de population de la Nouvelle-Ecosse, à l'exception de ce qui concerne la ville d'Halifax, est encore dans son enfance et n'a pas atteint et n'a pas pu, en dépit des efforts du zélé fonctionnaire qui préside à ce Bureau, encore atteindre quelque chose approchant l'exactitude. D'autre part, la Province de Québec, qui accuse la plus petite augmentation de population, possède pour les onze-douzièmes de sa population un système d'enregistrement aussi parfait que les meilleurs de l'Europe, et cela depuis l'origine de sa colonisation: de telle sorte que les ancêtres du plus pauvre colon de la Province de Québec peuvent se retracer jusqu'au premier du nom qui soit venu en Canada.-

“ En outre l'enregistrement des mariages, naissances et morts est chose tout-à-fait distincte et séparée des procédés d'un recensement.

“ Le Bureau d'Enregistrement, une fois organisé comme il est en Angleterre par exemple, peut rendre les travaux préliminaires et la compilation des retours plus faciles, en fournissant au Recensement un personnel nombreux et exercé, ce qui toute fois n'a pas eu lieu pour la Nouvelle-Ecosse.

“ Le fait est que le Recensement de la Nouvelle-Ecosse n'a été ni mieux ni plus mal fait que celui des autres provinces : le même système a été appliqué partout, les mêmes précautions prises, le personnel choisi de la même manière, l'instruction donnée par écrit et oralement aux employés la même, et les procédés de vérification les mêmes. Pour ceux qui sont au fait de la façon dont les choses se sont passées, l'assertion que je réfute et les conclusions qui en découlent sont tout simplement amusantes.

“ M. Harvey, un peu plus loin, alors qu'attaquant le système de la *population de droit*, dit :

“ Dans ce sens il paraîtrait que si le système de la population de droit donne origine à quelques injustices ce doit être dans les villes. Les voyageurs logeant à l'hôtel, les pensionnaires aux écoles et dans les maisons de pension, les serviteurs, tous ceux, en un mot, qui composent cette classe sont rapportés à leur domicile respectif qui est ordinairement dans la campagne, en même temps que les étrangers qui se trouvent à voyager dans le pays et qui ne sont point énumérés, logent presque toujours dans les villes.”

“ Parler d'injustice parce que les *voyageurs* et les *étrangers* ne sont point ajoutés à des populations dont ils ne font aucunement partie, est quelque peu se méprendre sur l'idée du juste.

“ Quel est l'objet du dénombrement de la population d'un pays ? Serait-ce le vain et puéril désir d'accumuler sur le papier le plus gros chiffre possible ? N'est-ce pas, au contraire, dans le but honnête et raisonnable de connaître l'état réel de la force ou de la faiblesse de l'agglomération et de chacune partie dicelle ; de connaître la population des sexes, des âges &c., &c. ; n'est-ce pas pour déterminer les éléments de vigueur ou de débilité afin de déterminer les influences qui s'y rapportent, d'en découvrir les causes pour aider à ces causes ou les neutraliser, selon le cas ? En ajoutant à la population d'une ville frontière (comme on l'a fait dans un dénombrement local) les quelques centaines de voyageurs et d'étrangers qu'on y a trouvé réunis, est-ce que par cette manœuvre on ajoute à la force productive et défensive de cette localité ? N'y

aurait-il pas au contraire là dedans le danger, pour l'administration du pays, de compter sur des forces et des ressources imaginaires et de tenir comme défenseur du sol des gens actuellement ennemis, des gens dont le premier mouvement d'attaque serait de retourner chez eux :

“ Quand le système de la *population de fait* est de bonne foi mis en pratique, la différence dans le résultat est tout à fait insignifiant d'un côté ou de l'autre. Ceux qui l'ont adopté n'en ont point agi ainsi pour grossir le chiffre de la population (but qui serait peu avouable pour un statisticien) ; mais seulement parceque certains prétendent que cela simplifie les procédés en même temps qu'ils allèguent que le nombre des temporairement absents, qui sont omis, est compensé par le nombre des temporairement présents, qu'on enrégistre ; ou, pour me servir des mots du registraire général d'Angleterre ; “*les étrangers tiennent place des anglais absents.*” Conséquemment les statisticiens qui désirent un système capable de *grossir les chiffres* et de les faire paraître “*plus respectables.*” doivent mettre de côté tout aussi bien le système de la *population de fait* que celui de la *population de droit*, pour adopter le superbe système de 1851 et 1861 qui faisait flèche de tout bois, mais qui, tout bien imaginé qu'il est pour l'objet voulu, ne saurait tout de même faire atteindre le “*chiffre prédit.*”

“ Le simple fait qu'un recensement a été exécuté d'après l'un ou l'autre des deux systèmes ne saurait être un argument contre l'exactitude de ce recensement. Les deux systèmes ont leurs partisans et sont tous deux pratiqués ; ni l'un ni l'autre n'est un talisman de salut, ni l'un ni l'autre l'abomination de la désolation. L'un peut être préférable à l'autre dans des circonstances données. Le système de la *population de droit* a été adopté, par les Etats Unis et par les autorités canadiennes, comme étant le meilleur dans les circonstances des difficultés d'organisation, de l'énorme étendue des territoires et du caractère fédératif des institutions politiques. Il a cet immense avantage qu'il ne nécessite pas cette hâte extrême que requiert naturellement l'adoption du système de la *population de fait*.

“ A ce propos, il est bon de remarquer que c'est une idée tout à fait erronée que celle (dont on s'est fait un argument contre le recensement) de croire que le dénombrement d'une grande population ou d'une vaste étendue de pays peut se faire en un jour et qu'on peut en publier les résultats dans une semaine. Mais pareille rapidité serait elle possible qu'elle ne serait guère un avantage dans les circonstances ordinaires et certainement point un spécifique contre les erreurs. M. Harvey lui-même donne une

excellente raison pourquoi nous, en Canada ne devons pas sacrifier à l'impatience d'aller très vite, quand il dit, parlant des difficultés que présente l'organisation de la statistique et l'exécution des dénombrements sur le continent de l'Amérique : "*des devoirs qui requièrent des études et une pratique spéciales sont ainsi de nécessité confiés à des personnes manquant de connaissance et d'expérience et nommées à la hâte.*" N'est il pas évident, d'après cela, que l'adoption d'un système qui nécessite dix fois plus d'employés et une hâte plus considérable aurait pour effet inévitable d'ajouter aux difficultés et aux chances d'erreur, si pas proportionnellement, du moins dans une grande mesure ?

"Durant la dernière période décennale, la population du pays n'a pas augmenté dans la même proportion que ci-devant : Il eut été impossible de prévoir le chiffre de cette différence avant le recensement ; cependant ceux qui se sont occupés de l'analyse des mouvements de notre population étaient préparés à recevoir le résultat qui a pris par surprise cette large portion du public qu'avaient trompée les chiffres anticipés par de faux calculs.

L'état des faits révélés par le Recensement peut-être facilement soutenu par des arguments pris aux événements de la dernière décade. A l'exception des trois dernières années [dont deux seulement appartiennent à cette période] l'immigration depuis un assez long espace de temps était réduite à un chiffre insignifiant, pendant qu'une émigration considérable partait de tous les coins de nos quatre provinces et particulièrement de la province de Québec. Cette émigration, allant aux Etats-Unis, était déjà commencée depuis longtemps, mais n'avait encore jamais atteint les proportions des dix dernières années.

"Un vide immense a été créé, pendant cette période au sein de la population mâle de la République voisine, par une guerre civile à outrance et de longue durée et le fait coïncidant de l'abolition du travail compulsif des esclaves. La demande s'est présentée sous la double forme de beaucoup à faire et de l'élévation des salaires. Comme on devait s'y attendre, notre peuple, comparative-ment peu nombreux, a été appelé à fournir une partie considérable des remplaçants ; de là diminution proportionnelle dans l'augmentation de notre peuple. S'obstiner à fermer les yeux à une explication aussi simple et aussi palpable des résultats constatés, indiquerait chez nous un manque de calme et de sérieux déplorable.

"L'esprit réfléchi de M. Harvey, en dépit de ses arguments à l'encontre de l'exactitude du dernier Recensement n'a pu échapper entièrement à cette logique des faits et, pour peu qu'on soit accoutumé à l'analyse de l'association des idées, on trouve dans

l'écrit de M. Harvey la preuve décisive qu'au fond de l'âme et en réalité il est plus convaincu de l'exactitude du Recensement qu'il ne le croit lui-même. Il dit :

“ Il paraîtrait qu'arrivée à un certain chiffre la population dans les anciens comtés s'arrête ; cela se fait quand il se trouve un nombre suffisant de propriétaires agricoles pour retirer des terres avec leur seul travail et sans l'emploi du capital nécessaire aux améliorations du drainage, du défonçage et des engrais artificiels tout le profit possible. Dans l'état présent du continent, avec des terres nouvelles de facile accès, il peut être plus avantageux pour le cultivateur d'envoyer ses fils coloniser que de s'efforcer d'augmenter ses récoltes par l'application de la science et du capital. Qu'il en soit ainsi paraît être évidemment l'opinion dominante.”

“ Cette exposition est très vraie et pèse d'un très grand poids dans le débat ; mais la conclusion qui en découle logiquement est que l'accroissement de notre population doit nécessairement subir une diminution proportionnelle à la cause ici indiquée, laquelle s'ajoute aux autres forces qui ont créé et qui maintiennent le courant d'émigration qui nous amoindrit.

Plus loin M. Harvey dit :

“ Est-ce que les propriétés rurales auraient été trop subdivisées ? — Et assiste-t-on au commencement de ce procédé d'élimination qui a eu lieu par la force des choses, dans les montagnes de l'Écosse, où les propriétaires fonciers ont dû forcer les petits fermiers à laisser leurs chaumières pour s'aller établir dans un nouveau pays ? Si c'est le cas, et si la population que peut maintenir le système d'agriculture pratiqué dans Québec et Ontario a atteint son maximum, l'endroit où doit s'aller fixer le surplus de population de ces deux provinces est clairement indiqué. Le courant d'émigration ne se dirigera vers le nord que par degré, bien qu'après avoir traversé les hauteurs des Laurentides un autre rang de comtés peut se former sur les sols argileux qui se trouvent au nord de ces montagnes. L'émigration ne se dirigera pas vers le sud ; elle se maintiendra, sinon vers le même degré de latitude, au moins aussi près que possible de cette parallèle, les courants migratoires en font toujours ainsi ; ils tiennent aux zones d'une végétation analogue, L'émigration peut avoir déjà grossi les populations du Minnesota, du Wisconsin et de partie du Michigan. Les Illinois et l'Iowa peuvent avoir séduit quelques-uns de nos émigrants, mais le canadien rarement s'établit dans ces endroits. L'émigration du pays, si on favorise ce mouvement, préférera demeurer soumise aux vieilles institutions, et

“ nous verrons, lorsqu'il existera un chemin de fer, qu'elle cherchera à coloniser les territoires du Nord Ouest et s'avancera probablement aussi loin que possible sur l'Assiniboine et la branche sud de la Saskatchewan, pour éviter les froids extrêmes de la Rivière Rouge.”

“ Encore ici les réflexions faites par M. Harvey vont toutes à maintenir l'exactitude du Recensement, en tant qu'elles appuient sur le fait d'une émigration considérable qui a dû produire inévitablement une diminution dans l'accroissement proportionnel de notre population.

“ Je ne m'arrêterai pas à examiner les aphorismes proclamés dans le passage que je viens de citer qui nous affirme, “ que l'émigration ne se dirige pas vers le sud ; qu'elle se maintient sous le même degré de latitude ou dans son voisinage immédiat, qu'elle préfère demeurer sous l'action des mêmes institutions.” Je ne puis cependant m'empêcher d'exprimer ma croyance dans le fait que les courants migratoires se dirigent très souvent vers le sud, qu'ils atteignent des degrés de latitude souvent très éloignés du point de départ, et tendent vers des institutions bien différentes les unes des autres.

“ M. Harvey termine une partie de ses remarques par la réflexion suivante :

“ En l'absence d'une émigration continuelle venant d'Europe ou d'Asie, sommes-nous donc, comme les races aborigènes qui nous ont précédé sur ce continent, destinés à disparaître complètement ? ”

“ Evidemment l'auteur devient ici plus sombre que ne le comporte l'état de choses qu'il examine. Une augmentation de population qui s'établit à raison de un par cent par année n'est point une menace d'extinction ; c'est à peu près la proportion signalée pour l'Angleterre et le Pays de Galles, qui reçoivent depuis bien des années une immigration irlandaise plus considérable que l'émigration partant de ces deux pays ; à tel point qu'il y a maintenant plus d'Irlandais à Londres qu'à Dublin. On peut encore signaler d'autres circonstances d'une nature encourageante : l'émigration aux Etats-Unis paraît maintenant avoir atteint son maximum, et on observe les commencements d'une réaction qui marchera à mesure que le prix des salaires s'égalisera et que diminuera la manie d'émigration, née de causes qui tendent tous les jours à disparaître. La fécondité de nos familles, dans l'ensemble, n'a point diminué, et l'émigration européenne a semblé, pendant les trois dernières années, mieux comprendre les avantages que notre pays offre aux colons. Ainsi ne nous laissons pas abattre par la tristesse

mais d'autre part tâchons de n'avoir point d'illusions. Il nous est impossible de grandir aussi vite que certains de nous avaient espéré, sachons porter avec calme et une dignité modeste toute l'importance à laquelle nous pouvons légitimement prétendre.

" M. Harvey, qui toujours attaque le recensement avec des suppositions, dit encore :

" Si on avait omis dans le Recensement cinq par cent de la population de Québec et huit par cent de la population du Nouveau-Brunswick et d'Ontario, les trois cent mille qu'on croit avoir droit d'attendre d'un chiffre exact, donneraient à notre population un total plus respectable."

" D'abord il ne faut pas oublier que tout ceci est de pure imagination ; nul être humain n'ayant les moyens d'établir rationnellement de pareilles données ; parce qu'il n'est point au pouvoir du philosophe d'en avoir l'idée par intuition, point au statisticien de les découvrir par induction, point au mathématicien de les contrôler par le calcul.

Les faits sont :

1o Que le recensement a été l'enquête légitime et légalement exécutée, d'après un système approuvée par l'autorité compétente, avec l'aide de douze surintendants, de deux cent six commissaires directeurs et reviseurs, et de près de trois mille énumérateurs, tous formés à l'avance à l'exécution de leur besogne, tous assermentés au commencement et à la conclusion de leurs opérations, et chacun agissant pour la partie du pays à lui la mieux connue, à laquelle il est le plus intéressé, la mieux placée dans ses affections.

2o que les résultats du recensement signalent une augmentation annuelle d'un peu plus que 1 pour cent.

3o que la Province de Québec est la seule dont l'augmentation est moindre que la moyenne de 1 pour cent.

4o que la masse de la population de Québec est renommée pour la fécondité extraordinaire de ses familles, fait que M. Harvey lui-même reconnaît dans le langage pittoresque suivant : — " presque chaque maison ressemble à un terrier de lapins pullulant de petits."

" Les conclusions naturelles et logiques, découlant à priori de cet exposé des faits, seraient que le recensement a été une opération aussi exacte que possible dans les circonstances actuelles du pays et que, s'il y avait eu dans l'exécution du dénombrement, des erreurs d'omissions, la probabilité serait que ces erreurs ont dû avoir lieu dans la province de Québec.

" Les conclusions contraires, tirées de pareilles prémices, me semblent tout à fait du genre de la décision d'un certain magistrat qui, selon l'histoire, aurait rendu jugement dans une cause portée

devant lui, comme suit : “ La preuve en cette cause ne me satisfait point du tout : telle qu'elle, on la dirait en faveur de Flanagan, mais comme le dit Flanagan a les cheveux roux, je crois devoir en justice donner jugement à Jones pour la moitié de la somme demandée, Flanagan payant les frais. ”

“ Je suis heureux, avant de terminer, de pouvoir tomber d'accord avec M. Harvey au moins sur un point, nommément l'important sujet de l'enregistrement des actes de la vie humaine. Evidemment l'enregistrement des mariages, naissances et sépultures ne peut être la matière d'un recensement ; la constatation de ces actes ne pouvant se faire d'une manière tant soit peu exacte que par le procédé journalier de l'enregistrement. La population catholique de la province de Québec possède, et cela depuis les premiers jours de la colonisation Européenne en Canada, des registres de ces actes. On ne peut guère imaginer un dossier plus intéressant que la collection de ces registres. En dehors de leur importance, ou plutôt de leur nécessité, ces actes forment un ensemble qui constitue une page statistique importante et particulièrement attrayante, non-seulement au point de vue canadien, mais au point de vue de la science elle-même, en ce sens que c'est le seul document de l'espèce qui remonte, sans interruption et dans tous ses détails, à plus de deux siècles et demi en arrière et qui donne l'histoire entière des mouvements d'une population, depuis l'époque de sa première origine.

“ L'énorme travail statistique, comparé au très petit nombre de ceux qui ont pu y prendre part, qui s'est fait dans le Département de l'Agriculture depuis mil huit cent soixante et quatre, est maintenant presque terminé. De cette longue liste des enrégistrement annuels des actes de la vie de la population catholique de la Province de Québec (à laquelle sont joints les résumés de tous les recensements qui ont eu lieu dans les quatre provinces) nous établissons (sauf les erreurs de calculs à reviser) que le nombre total des mariages catholiques depuis le temps de Champlain (1608) jusqu'à l'année 1870 inclusivement a été de 373,146, que le grand total des naissances a été de 2,244,317, et que le grand total des morts a été de 1,160,760. Ceci établit un grand total de l'excédant des naissances sur les morts de 1,183,557 ; cela comprend les catholiques de toutes les origines dans la Province actuelle de Québec.

“ Si Québec n'avait jamais envoyé d'émigrants au dehors, la population catholique de cette Province aurait été, à la fin de l'année 1870 (période couverte par le recensement), de 1,183,557, plus un nombre égal au grand total de l'immigration catholique, depuis le commencement.

“ Mais il y a eu une immigration catholique comparativement considérable, de Québec à la Louisiane, au Michigan et autres parties de l'Ouest de ce continent pendant l'occupation française et depuis la cession du Canada à l'Angleterre. Cette émigration catholique est allée en augmentant d'année en année, depuis 1837 et 1838 jusqu'à la fin de la décade 1860-1870, époque à laquelle le courant a semblé subir un certain ralentissement.

“ En faisant usage des tables des naissances et décès ci-dessus mentionnées, et en ajoutant le chiffre de l'émigration catholique de la Province de Québec à dater du commencement, le déficit constaté, d'époque en époque, dans le grand total de l'excédant des naissances sur les morts plus le total de l'immigration, représente le nombre des émigrants qui a laissé la Province. Pour trouver le grand total des pertes ainsi subites il faut ajouter au chiffre de l'émigration le total de l'augmentation naturelle de cette population d'émigrés. Le résultat de ces calculs ne peut souffrir beaucoup d'erreurs, attendu que le total maximum possible de ces erreurs, ordinaires à tous les travaux statistiques, est insignifiant comparé avec le chiffre obtenu par la preuve directe.

“ Ce que je viens de dire suffit à démontrer l'énorme valeur des renseignements dont l'étude explique la faible augmentation qu'accuse, depuis quelques années, les mouvements de la population de la Province de Québec. On y trouve la preuve indirecte de l'exactitude du Recensement, en tant que l'addition du déficit au chiffre du Recensement atteint aussi près que possible le taux normal de l'augmentation d'autrefois. Je ne suis pas libre d'entrer pour le présent dans de plus amples détails.

“ S'il arrivait que le dernier recensement, le plus soigné qui ait jamais été fait en Canada, soutenu logiquement par le fait des mouvements notoires qui ont eu lieu au sein de notre population, et confirmé par l'histoire du passé, fut mis en doute pour le moment, le temps viendra où son exactitude sera forcément reconnue.

“ Le triomphe de la vérité, sur les illusions, l'enflure populacière et les préjugés de localité, peut être retardé mais ne peut être empêché.

“ Comme dernier mot, qu'il me soit permis de remarquer qu'il importe peu que le résultat d'un recensement soit publié quelque mois plus tôt ou plus tard, mais qu'il est essentiel, au contraire de prendre le temps nécessaire à rendre toutes les opérations aussi exactes que possible. Les statistiques sont faites pour durer toujours, elles doivent être conséquemment une œuvre de patience et de soins que la hâte ne doit pas venir compromettre. Peu d'hom-

mes savent apprécier l'énormité des travaux de ce genre; M. Harvey a su le faire, d'une manière franche et généreuse, et je l'en remercie. C'est un sujet commun de plainte en Europe que les ennuis et les dérangements auxquels sont soumis les statisticiens officiels, en conséquence de cette soif morbide des nouvelles, est une des causes les plus fatales d'entre celles qui retardent les progrès de la science et mettent en danger les résultats des travaux statistiques."

J. C. TACHÉ.

Il nous reste juste assez d'espace, pour nous réjouir du succès que vient d'obtenir, au Conseil-de-Ville de notre cité, le chemin de fer de Colonisation du Nord projeté entre Montréal et Ottawa, avec un embranchement qui aurait son terminus à St Jérôme. Nous savons tous que le règlement qui autorise la Corporation de Montréal à prendre pour un million de piastres de parts dans le fonds capital de la compagnie a subi sa troisième lecture, et qu'il ne reste plus qu'à faire approuver ce règlement par le vote populaire de la municipalité. Nous n'avons aucun doute du résultat de la votation malgré l'opposition systématique d'un certain parti et nous devons tous vouloir le succès de la plus grande amélioration locale qui se soit offerte à nos suffrages.

L. W. TESSIER

La Revue Canadienne, vient de subir, un nouveau changement dans le personnel de sa Direction: M. B. T. DeMontigny a été appelé à la présidence du Bureau et M. Tessier, nommé Directeur-Gérant. On sait que notre laborieux et estimable collègue M. Tassé vient d'accepter un emploi très important comme Traducteur français à la Chambre des Communes d'Ottawa et tout en regrettant sa retraite du Bureau de Direction, nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs, qu'il reste toujours acquis à la collaboration, à titre d'historien des Canadiens de l'Ouest. — Note-Edit.
